

PREMIERE PARTIE

[1]

Flasque. Le corps de René Blanchart était désespérément flasque. Cet ingénieur agronome anonyme qui avait eu son quart d'heure de célébrité à l'aube de sa pension en affrontant les CRS au milieu des sillons d'un champ de maïs transgéniques était tout amolli.

Après des années de recherches illusoires au relent de cartouches de cigarettes sans filtre et de litres de mauvais alcools l'ingénieur avait échoué dans un centre hospitalier public, au bout d'un couloir blafard, dans une chambre sans vue, sans téléviseur et sans visiteur.

Sans enfant, sans épouse ni maîtresse il avait d'abord été garé en chambre commune, cerné par trois autres septuagénaires usés par de trop fréquents dérapages. Son univers se résumait aux sécrétions et aux odeurs des maladies du foie, des intestins ou des poumons. Son quotidien se traduisait par des soins matinaux succincts, un goutte-à-goutte lancinant et des repas sans sel, sans sucre, sans saveur. La distraction surgissait parfois les dimanches de pluies. L'un ou l'autre familier de ses compagnons de chambrée s'aventuraient, jamais plus de vingt minutes, pour constater, le sourire condescendant, l'état de délabrement de leur proche.

Le temps passant, l'ingénieur n'arriva plus à contrôler les réactions sauvageonnes de ses viscères sclérosés. Pour la tranquillité de ses compagnons le staff du personnel soignant décida de l'isoler dans six mètres carrés de linoléum marbré et de crépis blanc cassé. Le patient fut déménagé au début du mois d'août, au cœur de la canicule.

Quinze jours plus tard, à l'aube, René Blanchart gisait sous un drap blanc, sans vie, encore chaud.

F lasque. Le pénis de Jim avait la raideur d'un gastéropode. Jim est mannequin, par intérim. Arrivé en France après une symbolique escale à Amsterdam cet américain de dix-neuf ans, originaire de Tuscumbia dans l'Alabama, avait décidé un an plus tôt de conquérir l'hexagone. Féru de chansons de geste¹ Jim pensait entamer de très sérieuses études et obtenir un DEA en *Etudes Médiévales* à l'Université de Paris IV, la Sorbonne.

Il voulait étudier la fin de Roland à Roncevaux², Jim Colbert. Colbert, un nom que ses ancêtres empruntèrent au fameux homme d'état qui fut vingt-deux années durant l'un des plus proches collaborateurs du roi Louis, le quatorzième, et qui donna, au gré des découvertes et explorations françaises, son nom à un Comté de l'Alabama.

Les économies des parents de Jim lui avaient permis de s'offrir quelques livres agréments hollandais et de louer une chambre parisienne, propriété d'une vedette vieillissante de la télévision nationale.

Après deux mois sans revenu et volonté supplémentaires Jim Colbert dut trouver de nouvelles ressources. Son physique de jeune premier et le hall des hôtels internationaux lui offrirent de nouveaux revenus substantiels. Un vendredi soir, Jim fit la connaissance d'une directrice d'agence assurément désœuvrée. Au terme d'un tohu-bohu nocturne, le kid décrocha un contrat pour quelques photos promises dans le calendrier d'une chaîne de réparateurs automobiles.

Les semaines et les galères passèrent avant que Jim puisse confronter ses fesses musclées aux pots d'échappement, calandres et autres jantes rutilantes de ces commerçants qui donnèrent à leur entreprise le nom d'un roi phrygien.

Les séances de poses, plus ou moins artistiques, se succédèrent et Jim ne vit jamais plus ses compagnons de cours, véritables spéléologues du poème moyenâgeux.

Le quinze août se faisait remarquer par ses habitués chasser croisés et par la mollesse de la gloire de Jim, tout recroquevillé sous un drap blanc la joue posée sur le sein ferme et compréhensif de Barbara Delorme.

¹ Chansons de geste : poèmes épiques écrits entre le milieu du 11^{ème} et le début du 14^{ème} siècle.

² « La Chanson de Roland » : chanson de geste écrite en vers décasyllabiques, composée de 291 laisses (strophes) et d'environ 4000 vers. Ecrite à la fin du 11^{ème} siècle, il s'agit d'un des premiers textes en "français".

Barbara Delorme, une femme singulière, fruit de l'union de Monique Tissot, héritière d'une grade cave du bordelais, et de Pierre Delorme, CEO de Probéton, le numéro un français du béton coulé.

A quinze ans, Barbara, gracieuse adolescente aux longs cheveux blonds, quittait Paris chaque vendredi après-midi pour un haras de Normandie où piaffait la douce *Namure de la Botia*, jument baie de six ans que les époux Delorme avaient attachée à la grille de leur maison de Passy, affublé d'un gigantesque nœud rouge lui ceinturant les flancs, le matin des dix ans de leur fille.

A quinze ans, le quatorze août, Barbara vit son frère Anthony, de deux années son aîné, bousculé sur un quai de la ligne numéro six du métro parisien, non loin du Musée du Vin habillage domicilié rue des Eaux. Anthony trébucha et tomba sur les voies. Le conducteur de la rame manqua de réflexes et actionna le frein d'urgence alors que les roues de la première voiture avaient déjà tranché net les jambes de la victime.

Après un mois passé dans le service d'orthopédie de l'hôpital Necker, Barbara accompagna le retour de son frère dans leur maison nouvellement aménagée. Les margelles disparaissaient sous de discrets plans inclinés autorisant les allées et venues d'un fauteuil roulant. La majestueuse cage d'escalier fut même aménagée pour permettre l'installation d'un ascenseur adapté au handicap d'Anthony.

Horrié à la vue de ses moignons, paniqué à l'idée de ne plus pouvoir pratiquer librement ses sports favoris, Anthony sombra dans une démence qui le conduisit sans attente à l'hôpital Saint-Anne, notoirement connu pour ses chambres capitonnées.

Barbara passa son bac à dix-sept ans, sans mention, et décida d'entamer des études de droit à l'université René Descartes.

A dix-sept ans, Barbara fit aussi le serment de parcourir chaque année, à la date anniversaire de l'accident d'Anthony, la ligne de métro numéro six, de bout en bout, afin d'y dénicher un homme ou une femme, esclave de la nuit à venir.

Cette année, Jim Colbert fut choisi entre mille et devint sans hésitation l'objet sexuel de Barbara Delorme.

Des années de galops à travers les prés normands, et autant passées à plonger dans les eaux des lacs de montagne ou des mers remuantes, avaient sculpté sa silhouette de façon surprenante. Certes ses mensurations ne sont pas parfaites. Souvent d'ailleurs Barbara geint devant le miroir de sa salle de bain. Elle juge ses jambes trop longues, ses hanches trop fines et ses seins trop dodus, mais où qu'elle puisse se trouver elle attire et attise les regards. Ou serait-ce ses yeux pers parfois dissimulés derrière de folles mèches de cheveux devenus courts et sombres ?

- Il est sept heures, lève-toi et marche *little boy* !

Jim ne broncha pas, encore fossilisé par la honte de son échec. Le bellâtre fut pathétique cette nuit. La drague ahurissante à laquelle cette femme s'était livrée l'avait tétanisé.

- Allez debout *pretty Jim*, ma femme de ménage se radine dans trente minutes, je ne tiens pas à ce qu'elle découvre un lombric apeuré sous mes draps.

Barbara avait déjà enfilé son jean, relique devenue fétiche à l'arrivée d'une légère déchirure sous la fesse gauche. Certaines postures, certains mouvements, permettaient à quelques rares regards aiguisés de percevoir un début de nudité. Barbara ne s'en était jamais plainte.

- *Hurry up !!!*

Jim ne broncha toujours pas. Le ton sur lequel l'ordre fut donné en aurait figé plus d'un, mais c'était la sensation causée par cette auréole glacée qui lui pressait la tempe qui terrorisa Jim.

- Dégage gravure de mode !!

Un Glock³ neuf millimètres Parabellum braqué sur lui, Jim s'étala au pied du lit et, nu comme un vers, bondit vers la porte d'entrée ses vêtements sous le bras.

- On, ... on se voit ce soir Barbara ?
- Tu plaisantes ? J'ai passé cette nuit d'anniversaire à pieuter, et tu oses me demander si tu peux revenir m'entendre ronfler une nuit de plus ?
- ... C'était ton anniversaire ?

Un canon long de neuf centimètres se fixa à la verticale de son front, gagné par quelques perles de sueur.

- Jimbo !!! La journée commence mal là, alors tu te casses et tu m'oublies ! C'est mon conseil du jour ...

Le battant de la porte se referma bruyamment, elle entendit le son caractéristique de la boucle de ceinture que l'on manipule à la hâte, quelques pas rapides dans l'escalier, et puis plus rien, le silence d'un matin de quinze août.

Revenue dans la salle de bain, elle alluma le poste de radio portatif qu'elle s'était vue offrir à la souscription de son abonnement au Grand Livre du Mois. Cela partait d'un bon sentiment, lire un livre par mois, une espèce de discipline personnelle. Seulement à la réception du second livre, *Vie et mort des légumes de printemps*, elle décrocha. Esthétiquement la pile de livres non lus décorait un coin de salon, pratiquement cette petite radio de plastic lui délivrait chaque matin les nouvelles essentielles du vaste monde.

³ Glock est une entreprise autrichienne (baptisée du nom du fondateur Gaston Glock) spécialisée dans la défense. Fondée en 1963, elle est principalement connue pour être le fabricant de pistolets à base de polymère, mais elle fabrique également des équipements tels que des couteaux et des pelles.

- Il est sept heures trente, si vous venez de nous rejoindre bienvenue sur France Info, il fait déjà vingt-six degrés à Paris, les titres du jour ...

- *Buenos dias* mademoiselle Barbara !

La porte d'entrée venait à peine de se refermer que déjà la silhouette épanouie d'une femme à la peau tannée par le soleil méditerranéen surgissait dans le dressing contigu à la salle d'eau.

- Bonjour *Assomption*, et bonne fête !
- Merci mademoiselle Barbara, vous êtes très gentille. On n'a pas idée de vous faire travailler un quinze août ...
- Je suis comme vous, je l'ai demandé. Et puis à quoi bon traîner à l'intérieur quand on peut bronzer dehors ?
- Vous ! Bronzer ??? Depuis quand n'avez-vous plus pris un bain de soleil mademoiselle Barbara ?
- Depuis longtemps *Assomption*, très longtemps ... quasiment depuis toujours ...
- Moi je dis, vous devriez prendre des vacances et partir loin, loin, sous les tropiques mademoiselle Barbara.
- Cessez de me donner du « mademoiselle » *Assomption*, je n'en suis plus une depuis des lustres.
- *Que loustre* mademoiselle ?
- Laissez tomber *Assomption*, je suis déjà en retard et Porotaz n'aime pas attendre.
- D'accord, d'accord. Tiens, en parlant d'homme, mademoiselle Barbara, j'ai croisé en arrivant un jeune homme bien mignon, qui à la façon de dévaler les escaliers devait aussi être en retard !
- Ca aussi, *Assomption*, laissez tomber !!

Son portable tintinnabula. Sept heures quarante, en retard ? Pas possible. Pourtant le numéro qui s'affiche et clignote dans un halo fluorescent était bien celui du commissaire Porotraz, une des têtes du Quai des Orfèvres.

- Jour' commissaire ...
- Delorme, c'est Porotaz !! Je dois être à la gare de Lyon avant dix heures, sinon je rate mon TGV pour Annecy. Premiers congés depuis six mois, faut pas que je me les pourrisse dès le quai de gare !
- Je comprends commissaire, et ...

- Je viens de recevoir un dossier, il faut que je vous en parle avant mon départ. Trois fois rien, mais il faut le traiter fissa, et aujourd'hui je n'ai que vous !

Jean-Daniel Porotaz, une rareté. Un des seuls capables de placer le verbe falloir dans chacune de ses phrases.

- Je serai au Quai pour huit heures trente commissaire ...
- Parfait ! Il faudrait des croissants, je n'ai rien avalé ce matin, vous vous en occupez ?
- Bien sûr commissaire, donnez-moi le temps de m'habiller...
- Quoi ??? Vous venez de vous lever ??? Va falloir mettre le turbo Delorme, parce que ...

Votre correspondant n'est plus accessible. Nous vous prions de nous en excuser. Veuillez renouveler votre appel ultérieurement. Votre correspondant ...

Jean-Daniel Porotaz, un bien curieux personnage. Rien ne le destinait à intégrer le corps de police, et moins encore la police judiciaire.

Après une enfance et une adolescence passées au Grand-Bornand, typique station de sports d'hiver de Haute-Savoie, Jean-Daniel se destina à la succession de son père, à la tête de l'entreprise familiale. Son avenir au milieu des tommes et reblochons l'inspirait, lui qui avait adopté le goût de l'hermétisme. Mais le service militaire ruina ses projets. Incorporé dans une unité active, et assez virile, il finit par s'engager et fut affecté en Centre Afrique. A son retour, les horreurs qu'il avait côtoyées tout au long des pistes lui conférèrent une curieuse attirance pour les cadavres.

Son retour dans ses Alpes natales n'y fit rien. Il réussit finalement à trouver une place à l'Institut Médico-légal de Lyon comme brancardier. Il aurait pu en rester là jusqu'à ce que sa curiosité et son zèle le poussèrent à s'intéresser de très près à la victime qu'il convoyait. C'était une jeune femme, retrouvée au petit matin, assise sur un banc de la Place de la République, égorgée. Non pas avec une arme blanche que l'on peut trouver dans le commerce mais avec un objet rare, à double lame, une tranche, l'autre déchire, en un seul mouvement, on l'appelait *l'aller-retour*. Jean-Daniel avait vu cet instrument et ses ravages. Il savait aussi qu'il avait été fondu par un ancien de la Stazi en indélicatesse avec son autorité, un certain Völtz, qui trouva refuge à Bangui chez un ferronnier interlope. La faible production était, pour sa plupart, destinée à un petit groupe de mercenaires autoproclamés issus des rangs de la légion étrangère. Il fut facile de retrouver ceux qui avaient regagné les cieux plus cléments de la France et de fouiller leurs « souvenirs de guerre ».

Jean-Daniel fut ainsi remarqué par le patron de la PJ de Lyon qui l'invita à le rejoindre et l'encouragea à de nouvelles études. Devenu un spécialiste des crimes crapuleux, il quitta les berges du Rhône pour les quais parisiens.

Quelques minutes après huit heures, les rues de Paris étaient encore désertes, même les employés de la propreté semblaient être en vacances, pas un uniforme vert à l'horizon. Un sachet de croissants calé entre ses genoux, Barbara filait sur son scooter Aprilia en direction de la *crim*.

Le trente-six, une adresse mythique qui a fait rêver des générations d'écrivains, de cinéastes. Louis Juvet, entres autres, avait campé un vieil inspecteur principal près de la retraite dans le classique *36 quai des Orfèvres*. Mais c'est Georges Simenon qui a rendu célèbre le quai en 1930. A l'époque journaliste de faits divers à *L'Intransigeant*, il lui arrivait fréquemment de gravir les 148 marches recouvertes d'un antique linoléum noir menant aux bureaux de la crim.

A son incorporation dans cet antre de l'énigme et de l'indice, Barbara passa ses premières minutes devant un écran d'ordinateur. En quelques clics elle obtint la réponse à sa question. L'inondation de 1616 poussa les changeurs et les orfèvres à quitter le Pont au Change, totalement détruit, et rejoindre ce quai qui fut baptisé de la qualité de leurs nouveaux locataires. Au 17^{ième} et au 18^{ième} siècle, il était devenu le centre parisien de la joaillerie. Le fameux collier de la Reine Marie-Antoinette y fut confectionné. Internet avait donné une réponse à sa question, il lui en proposera encore bien d'autres par la suite.

Le commissaire Porotaz avait insisté pour obtenir le bureau situé face à la porte des toilettes. Une prostate un peu fatiguée expliquait sa requête, tout comme le besoin de surveiller les allers et venues de ses inspecteurs. Naturellement pingre, il avait décidé, le jour de sa nomination, que le temps perdu aux commodités était synonyme de gaspillage des deniers publics. Certains le soupçonnent même d'avoir favoriser, à la veille de son congé, le développement d'une fuite d'eau qui transforma les wc en polders hollandais, les rendant inaccessibles toute une semaine.

- Va falloir changer d'opérateur pour votre mobile Delorme, il est pourri votre réseau !
- Jour' commissaire, vos croissants et *La Tribune de Genève*.
- Merci Delorme, je la lirai dans le train, ça m'évitera de passer par le *Relay*. Faudra que vous me fassiez mon compte, je dois avoir quelques douzaines de croissants de retard, non ?
- Je ferai cela commissaire. Vous avez un nouveau cadavre sur les bras ?
- Vous avez un nouveau cadavre sur les bras Delorme ! Il faut vous y faire, je disparaîs pour quinze jours.

Porotaz était posé, tel un bouddha de prière, sur un fauteuil de cuir noir, usé par le frottement de ses pantalons de velours côtelé dont il devait posséder toute la gamme de coloris existante. Face à lui, un bureau de bois massif, quelconque, une sorte de bureau de professeur d'académie avec un tiroir unique qui, à chaque ouverture, entrait en compétition avec

une bedaine promise à une très belle étude de cas pour de jeunes étudiants en médecine. Aucun objet appartenant à ce siècle ne décorait cet outil de travail. Juste un bloc de papier quadrillé bon marché, un crayon devenu répugnant par des heures de manchonnages anxieux, un téléphone vert d'eau, l'annuaire des services de police parisiens et nationaux, un décapsuleur confectionné dans de l'ivoire d'éléphant, une reproduction en plâtre du Mont-Blanc, un minuscule drapeau qui devait être français planté à son sommet, et une boîte en bois léger, ronde, arborant la mention AOC. Porotaz était fermé à toute forme de technologie nouvelle, pour lui seul comptait le reblochon familial⁴.

- Je le sais commissaire, vous allez nous manquer ...
- Faut pas me faire rire Delorme, je ne manquerai à personne dans cette maison, la moitié de ses pensionnaires espèrent me voir gonfler la liste des disparus dans le *Triangle du Tacul* !
- Vous vous faites du mal commissaire, ... alors ce macchabée ?
- René Blanchart. Un ingénieur agronome à la retraite, apparemment sans histoire. Il est décédé hier soir à l'hôpital Trousseau ...
- Du sida ?
- Non, pourquoi ? Faudrait ?
- Non, non ... seulement Trousseau est particulièrement impliqué dans la prise en charge de patients séropositifs, donc ...
- Donc, rien Delorme ! Blanchart était cancéreux. Poumons et foie d'après le rapport préliminaire. Faudrait préciser.
- Et ... ?
- Eh bien, comme d'hab', le décès constaté, les infirmières l'ont lavé et changé. Fallait faire disparaître tout rictus. On l'a descendu en chambre froide. Déclaré sans famille ou héritier, les autorités sanitaires ont décidé de l'adjoindre au lot des « victimes de la canicule ».
- Rien de plus banal commissaire ...
- Exact Delorme, jusqu'à ce que les Services Funéraires de la Ville de Paris viennent enlever le corps. Fallait s'accrocher, arrivés devant le brancard les deux employés, deux stagiaires appelés en renfort, ont trouvé le corps dudit Blanchart, mais pas sa tête ! Le sieur Blanchart s'est fait décapiter post mortem, mais, faut que je vous dise, il était encore chaud !

⁴ L'origine du reblochon est pittoresque. Au 16^{ième} siècle, les fermiers de la vallée de Thones, du Grand Bornand et de la Clusaz louaient les alpages aux riches propriétaires. Ils leur devaient une redevance qui était fixée sur la production laitière. Le propriétaire se rendait dans les fermes en été contrôlait la quantité de lait. Après son départ, les fermiers, n'ayant pas effectué complètement la traite du soir - ce qui réduisait le loyer - recueillaient le lait restant dans les mamelles. Cette action de traire une 2^{ième} fois se nommait *reblocher*". Le nom Reblochon serait issu du terme de cette opération frauduleuse.

- Pas de nouvelle de la tête, je suppose ?
- Affirmatif ! Ils ont retourné tout l'hôpital, nib ! Faut le faire ! Manque de pot pour vous, le père d'un des deux stagiaires est de la maison, commissariat du 16^{ème}. Et vous voilà donc priée de retrouver le faîte de René Blanchart et l'olibrius qui s'est amusé à l'ététer !
- Le corps a été transféré à l'Institut Médico-légal je suppose ?
- Vous supposez bien Delorme, vous prenez Fagnar avec vous et direction Place Mazas. Le docteur Van Cloedt vous y attend. Votre contact à Trousseau est l'infirmière Debrogliè. Faut me régler ça vite fait avant que la presse ne s'empare de ce fait un peu divers, vous l'avouerez.
- Entendu commissaire, je vous tiens au courant.
- Surtout pas ! Et puis de toute manière je n'ai pas de portable, et avant que vous me retrouviez au milieu des *Abondances* à cloches, faudra du temps !

Le bureau de Barbara se démarquait de tous. Elle avait insisté avec succès pour l'aménager selon ses goûts et à ses frais. Elle avait repeint les murs et le plafond en gris de maure⁵. Pour tout mobilier, elle avait disposé une table et une commode à six tiroirs de Peter Maly, designer de la gamme *Luméo* chez *Ligne Roset*. Dessus, deux cents litres d'eau et quelques dizaines de Amphiprion Bicinctus⁶ emplissaient un aquarium. Sur le bureau, on trouvait une petite lampe au pied vert de Hooker⁷, un ordinateur portable relié à la fois au réseau de la crim mais aussi à un accès haut débit privé. Ils devaient être peu nombreux à savoir par quel entregent Barbara avait pu obtenir l'autorisation de cette connexion. Seul objet incongru, posé à côté de son téléphone sans fil, une statuette, originaire d'Anatolie, figurant un homme sans bras ni jambe, arborant un phallus en érection.

- Fagnar, tu es réveillé ? Passe à mon bureau, on file à l'Institut !
- Maintenant chef ? Je viens de prendre mon p'tit déj' ... alors la vue d'un maccab' vous savez ...
- Tu fermeras les yeux et tu te contenteras de toucher.
- Ouaip mais vous avez oublié l'odeur chef, la décompo' ça va vite ...
- Suffit Fagnar. Il est frais d'hier, donc pas de soucis pour vos narines de midinette.

Laurent Fagnar, dans la galerie de portraits de la crim il occupait une place de choix. De père inconnu, abandonné par sa mère à sa naissance, il fut confié, après un court séjour à la DASS, à une couple de pompistes à Roubaix. Après un BTS en photographie au lycée public Jean Rostand, Laurent, sans emploi, décida de s'inscrire au concours de la police nationale et devint gardien de la paix. A l'occasion d'un week-end de congé, il partit en virée avec deux collègues à Amsterdam. Quarante-huit heures passées devant, et derrière, les vitrines des prostituées venues de l'est ou de l'Afrique noire, ou dans les coffee-shop⁸ de la ville. A leur retour, ils furent contrôlés à la frontière franco-belge par une patrouille des douanes volantes. Avec cinquante grammes de cannabis dans leurs poches, les trois fêtards furent incarcérés après une procédure de comparution immédiate.

Laurent Fagnar aurait dû être renvoyé de la police nationale, mais les confidences de son codétenu à la Maison centrale de Loos-les-Lille le sauvèrent in extremis de la révocation. Pavel Moctar, condamné pour trafics en tous genres, était aussi un criminel recherché par la Justice espagnole pour le viol et le meurtre de jumelles anglaises en vacances à Majorque. Une nuit, par fanfaronnade, il confia à Laurent les détails

⁵ « Gris de Maure » : gris-brun foncé, couleur du papillon de nuit du même nom.

⁶ « Amphiprion Bicinctus » : poisson clown à deux bandes.

⁷ « Vert de Hooker » : vert herbe jaunâtre et sombre.

⁸ « Coffee-shop » : établissement public, spécifique aux Pays-Bas, où il est possible de se procurer et de consommer du cannabis ou du haschisch, au même titre que des boissons et parfois du tabac.

monstrueux de l'agonie de Lise et Beth. Convaincu de la véracité de ces aveux, Fagnar en fit un résumé aussi complet que possible et l'adressa par courrier au patron de crim de Lille. Trois jours plus tard, Pavel était placé à l'isolement et le jeune gardien de la paix était libéré, sous contrôle judiciaire, et convoqué par sa hiérarchie.

- Me v'la chef, paré pour une visite à l'Insti' !
- Fort bien Fagnar, je consulte mes mails et je vous rejoins au parking. Prenez une voiture de service, il doit y en avoir une de disponible aujourd'hui.
- Pas de prob' chef, je vous attends en bas.

Barbara bascula du réseau de la crim à sa connexion personnelle. Pas de message, évidemment, pas même un message d'encouragement pour ce jour qu'elle ne chômera pas. Elle ouvrit ensuite son navigateur et sélectionna le raccourci vers le site de son blog *Les Malheurs de Sophie*. Sous ce pseudo, Barbara tenait depuis presque un an un journal. Ses doutes, ses émotions, ses tourments, ses secrets comme ses phantasmes, tout était consigné quotidiennement dans son blog.

La dernière note qu'elle avait postée depuis chez elle cette nuit concernait Jim, rebaptisé Bill pour la circonstance, elle y parlait de ses déceptions devant ce mâle qui n'avait pu répondre à l'appel d'une femme ivre de désir. Trois commentaires apparaissaient au pied de la note. Les deux premiers émanaient de Léa et Cloé, deux habituées, adeptes des causes féministes et fiers de pouvoir traîner la gent masculine dans la poussière de leurs frustrations. Le dernier commentaire était signé Serial Blogeur. Barbara le relut une demi-douzaine de fois avec, à chaque fois, autant de spasmes.

Pourquoi donc se cacher derrière le titre d'un livre pour enfant, chère Barbara ? Pourquoi donc partir à la recherche de la tête de ce bouffon de Blanchart alors que votre rouge à lèvres marque encore celle du malheureux Jim ? Vous rappelez-vous les mugissements du cochon que l'on égorge BARBARA ?!

L'écran s'éteignit, Barbara se leva et prit dans sa commode une goulée de Knockando⁹.

Arrivée au parking, la touffeur la saisit, l'enveloppa et la porta aux limites de l'évanouissement.

Paris était déjà surchauffée, le soleil était déjà criminel.

⁹ La distillerie fut créée en 1898 par John Thomson sur la rivière Spey. Au début des années 1900, Knockando fut la première distillerie du Speyside à s'alimenter en électricité. Fermée deux ans après sa création, elle fut rachetée par un célèbre producteurs de Gin de Londres en 1904. La distillerie fut reconstruite en 1969, date à laquelle elle doubla sa capacité de production. Son single malt est toujours embouteillé en versions millésimées, et la vente de single malt qui a commencé en 1878 a propulsé Knockando à la huitième place des exportateurs de Single Malt.

Il n'y avait pas âme qui vive aujourd'hui à l'Institut Médico-légal de Paris. Le portier mis à part, Barbara et Fagnar déambulèrent jusqu'au bureau du docteur Van Cloedt sans déceler le moindre mouvement dans ce temple de la dissection.

- Bonjour inspecteur Delorme, je suis le docteur Eva Van Cloedt, je me suis occupée de votre décapité.
- Bonjour docteur, et voici Laurent Fagnar qui m'assiste pour cette enquête.
- Bonj' doc' !
- Alors, qu'avez-vous à nous dire au sujet de René Blanchart ?
- Pas grand-chose malheureusement, ce monsieur est décédé hier matin à Trousseau en phase finale d'un cancer des poumons et du foie. Le rapport mentionne huit heures et quart. On doit lui avoir tranché le cou vers les quatre heures qui ont suivi le décès, aux environs de midi. Les services de la ville sont venus pour enlever le corps à quatorze heures vingt, et ont découvert le corps mutilé.
- En gros nous le savions déjà, et qu'à donné votre autopsie ?
- Suivez-moi, je vais vous montrer.

Eva Van Cloedt devait avoir une quarantaine d'années, dont dix passées dans les salles de l'Institut. Son bac en poche elle entama des études de médecine pour soigner les laisser pour compte de la société. C'était son credo à l'époque. Un homicide, une nuit, au pied de son immeuble l'orienta vers la médecine légale. Une jeune femme avait été retrouvée rouée de coups. Alertée par les cris des passants, Eva avait eu le temps d'observer son visage avant l'arrivée des forces de l'ordre. Le rouge et le violet dominaient. La boîte crânienne avait été défoncée de toutes parts. Quelques heures plus tard, Eva consigna dans un petit carnet de Moleskine¹⁰ ses observations. Une vocation était née.

Après plusieurs minutes de couloirs interminables, ils atteignirent une petite salle sans fenêtre. Au centre, une table en inox baignait dans la lumière de puissants plafonniers. A son extrémité, deux robinets dispensaient eau froide et eau chaude. Des instruments étaient consciencieusement disposés sur une table roulante, en inox également : scalpels, pinces, écarteurs, scies, ... et une petite perceuse accompagné d'une collection d'embouts pour percer, forer ou découper.

Deux infirmiers un peu patauds entrèrent à leur suite. Ils poussaient un chariot sur lequel un corps était allongé dans un sac de plastic blanc. Ils vinrent le placer parallèlement à la table. D'un mouvement étonnamment gracieux, ils soulevèrent le sac et le posèrent sur la table.

¹⁰ Le Moleskine est le carnet légendaire qui accompagna les artistes et les intellectuels européens des deux derniers siècles : de Van Gogh à Matisse, d'Ernest Hemingway à Bruce Chatwin. Pendant des années introuvable, le Moleskine est de retour, connaissant un succès international et devenant un symbole du nomadisme contemporain.

- Je vous présente René Blanchart !

Le docteur Van Cloedt venait d'ouvrir la tirette qui tenait le sac fermé. Fagnar eu un mouvement de recul alors que Barbara se penchait sur le haut du corps.

Le cou était intact. La tête avait été tranchée au-dessus de la pomme d'adam. On distinguait encore nettement la dernière vertèbre cervicale, la trachée et le réseau des veines et vaisseaux.

- J'ai examiné le corps, rien de particulier à signaler, plusieurs traces de pénétration d'aiguilles sur les bras pour ses différents baxters, une légère inflammation de la verge causée par une sonde urinaire et des escarres sous chaque fesse.
- Comment lui a-t-on tranché la tête ?
- De façon à la fois brute et méthodique. On a d'abord déchiré le derme sur toute la circonférence du cou avec un objet dentelé, vu le rapprochement des marques laissées par les dents j'exclurais la scie et pencherais plutôt pour la lame d'un couteau. Ensuite, la tête a été tranchée net sous le menton, d'en seul coup avec une lame assez lourde, style hache ou tranchoir de boucher.
- Combien de temps cela a pu prendre ?
- Quelques secondes inspecteur, juste quelques secondes ...

Place Mazas, la ville bourdonnait lentement, recherchant la fraîcheur. L'habitacle de la voiture banalisée de la crim était déjà brûlant. La vue du corps mutilé, l'odeur enveloppante des chairs, le contraste de température entre les couloirs de l'Institut et son parking mettaient Flagnar mal à l'aise.

- Qu'en pensez-vous Flagnar ?
- Je pense chef, que c'est un tordu le mec qui a fait ça ! Complètement louf le type ! Et vous ?
- Je le crois aussi Fagnar. Nous passons au Quai avant de rendre visite à Mlle Debrogie. C'est notre contact à Trousseau.
- Pas de prob' chef !
- Profitez-en pour consulter les fichiers à propos de Blanchart. Situation familiale, comptes bancaires, condamnations éventuelles, activisme en tous genres. Renseignez-vous aussi sur l'existence d'un domicile. Et puis prenez-vous un sandwich, vous êtes blanc comme un linge.

Barbara referma la porte derrière elle. Elle s'essaya derrière son bureau et, d'une main câline, caressa longuement la statuette de pierre.

Par un bip discret, son ordinateur lui signala sa connexion. Elle sélectionna une icône et vit apparaître la page d'accueil de son service blog. Son identification faite, elle ouvrit sa dernière note. Le téléphone sonna.

- Oui Fagnar !
- Chef, j'ai déjà fait une recherche sur le domicile de Blanchart. Il a un appartement au numéro huit de la rue Victor Chevreuil, c'est à deux pas de l'hôpital Armand Trousseau.
- Parfait Fagnar, on y passera en premier. Venez me chercher dans une demie heure.

Un quatrième commentaire apparaissait au bas de la note.

Vous me décevez Barbara. J'ai eu le tort d'imaginer que vous alliez répondre à mon commentaire. Ainsi, vous auriez peut-être pu épargner des souffrances à l'impuissant Colbert ... Bon appétit BARBARA !

Le numéro huit était un petit immeuble de cinq étages, d'une architecture classique, vaguement inspirée des grands boulevards imaginés par le baron Haussmann. La façade aurait du être ravalée depuis de nombreuses années. Le rez-de-chaussée et le premier étage étaient occupés par les bureaux d'une agence de voyages généraliste. Les affichettes scotchées aux fenêtres faisaient la réclame de forfaits huit jours pour Djerba la douce, Copenhague et Hammamet, ou pour une offre *last minute* de quinze jours en hôtel club à Punta Cana la dominicaine. Les derniers étages étaient occupés par trois appartements. Celui du troisième appartenait à un retraité des Postes, tout comme ceux du quatrième et du cinquième qu'il louait, respectivement, à un jeune couple nantais et à René Blanchart.

Durant le trajet qui les conduisit du Quai à la rue de Chevreuil, Barbara Delorme demeura muette. Les remarques et les vociférations de Fagnar à l'encontre des automobilistes inciviques se perdirent, emportées par le courant d'air brûlant qui traversait la voiture. En réalité, elle enrageait de ne pouvoir joindre sur son portable son ami Lohann. Un quinze août, à presque midi, il aurait du être joignable.

Faute de mieux, Fagnar stoppa la voiture sur une zone de dépose et glissa sous le pare-brise, bien en évidence, le macaron tricolore de la PJ. A quelques pas de là, le carillon d'une église fit résonner douze coups. Un pigeon, surpris par l'arrivée de nouveaux visiteurs, prit un court envol vers une rue voisine.

L'accès au numéro huit était curieusement dépourvu de digicode. Le hall était petit et sombre, une des deux appliques était sans ampoule. Le mur de droite était couvert d'un miroir un peu poisseux dont les arêtes étaient couvertes de chiures de mouches. Un ficus artificiel masquait une partie du mur gauche, ses dernières feuilles venaient frôler un petit bloc de quatre boîtes à lettres disposées de part et d'autre de la plaque cuivrée des sonnettes.

Barbara pressa le troisième bouton, celui attribué à Louis Marin. De longues secondes filèrent avant qu'au milieu du grésillement d'un interphone fatigué une petite voix, quasi féminine, résonna tant bien que mal dans le hall.

- ... Ouiii ... ?
- Monsieur Marin, Police Judiciaire, pouvez-vous nous ouvrir s'il vous plait ?
- ... La Police... !? ... Mais que se passe-t-il ?
- Rien de grave Monsieur Marin, nous voudrions juste visiter l'appartement de Monsieur Blanchart !
- ... de René ... ah bon ... bien ... je vous ouvre ...

Un léger dé clic, et la porte donnant accès à la cage d'escalier se dégagea. Il n'y avait pas la place pour un ascenseur. Le colimaçon lui-même avait du s'accommoder de l'étroitesse des lieux. Les marches

étaient recouvertes d'un tapis pourpre, effiloché et tâché par des milliers de pas. L'éclairage provenait essentiellement du lanterneau découpé dans le toit.

La porte de l'appartement du second palier était entre ouverte. Un petit homme blanchi, emmitouflé dans une robe de chambre vert pomme et chaussé de mules assorties, se tenait là, un trousseau de clé à la main.

- Bonjour Monsieur Marin, inspecteur Delorme, police judiciaire, voici ma carte !
- ... Dites, il n'a rien fait de grave René ... ? Cela fait un bout de temps que je ne l'ai plus vu ...
- Non, non, rien de grave ... rassurez-vous ...
- ... Bon, c'est mieux comme ça ... Parce que, vous comprenez, moi je ne veux pas d'histoire ... Si vous voulez, je vous donne la clé pour entrer chez René ...
- C'est très aimable Monsieur Marin, nous passerons vous la rendre en redescendant, nous n'en avons pas pour longtemps.

Le petit homme demeura un moment sur le pas de sa porte avant qu'il ne la referme dans un léger chuintement.

Les dernières marches franchies, Barbara introduisit la clé dans la serrure de la porte palière. Elle n'était pas verrouillée. Suivie de Fagnar, elle pénétra dans le vestibule. Elle actionna un interrupteur sans succès. S'avançant, elle pénétra dans ce qui lui sembla être la salle à manger. Au fond de la pièce elle découvrit, sur une table ronde un ordinateur portable en mode veille. Elle s'en rapprocha et fit glisser son index sur le petit rectangle tactile, au bas du clavier. Une mer grise battue par les vents fit place à une page web, plus précisément une page de weblog, titrée *Les Malheurs de Sophie*. Un nouveau commentaire avait été ajouté aux précédents.

Vous avez fait vite Barbara, c'est bien. Peut-être pourrez-vous encore faire quelque chose pour Jim ... ? Pour l'heure il est temps de recoller les morceaux de ce triste René, ce n'était vraiment pas une lumière ...

- Chef, j'ai trouvé le boîtier de fusibles. Que la lumière soit !!

La salle à manger fut brutalement baignée de lumière par une série de lampes basses. Le lustre situé à la verticale de la table était éteint. Les ampoules en son centre avaient été enlevées pour permettre la fixation d'un câble d'acier. A son extrémité, un crochet de levage perforait l'occiput d'une tête. René Blanchart était de retour, chez lui.

Fils de...

- Silence Fagnar !!
- Vous prenez votre portable, vous appelez le Quai, vous demandez assistance ainsi que les services d'identification. Vous lancez un avis de recherche national. Il s'agit d'un ressortissant américain qui répond au nom de Colbert, Jim Colbert, il doit avoir aujourd'hui près de vingt ans. Vous retournez sur le palier, vous fermez la porte et vous attendez l'arrivée de vos collègues, *capish* ???
- Compris, chef ... reçu cinq sur cinq ...

Barbara abaissa l'écran de l'ordinateur et le glissa sous le bras. Elle bondit vers l'entrée sans un regard pour Laurent.

- Et pas un mot de cet ordinateur Fagnar, à personne !! Ou je vous renvoie à Loos !!

Le jeune inspecteur n'émit pas un son. Barbara descendait quatre à quatre les étages. Alors qu'elle serrait contre elle le micro, elle saisit son portable et hurla le nom de Lohann. Le numéro se composa instantanément. Trois sonneries, et autant de secondes, plus tard, une voix familière résonna tout contre son oreille.

- Barbara, désolé pour ce matin, j'étais au Club pour quelques plongeurs et ...
- Lohann !!! J'ai besoin de toi, tout de suite !!! Va sur mon blog. Enregistre les derniers commentaires et vire-les !!
- Mais ... je n'en ai pas le droit Barbara ...
- Fais-le ! La vie d'un homme est en danger ... !!

Lohann Le Guennec. Une nouvelle race d'entrepreneur, en adéquation totale avec les dix prochaines années, instigateur, au lendemain de l'explosion de la bulle Internet, de *nouvelles pousses* très prometteuses. Remarquant le succès exponentiel des blogs aux Etats-Unis, il commercialisa ce service pour l'hexagone. Barbara fut une de ses premières « clientes ». Depuis, au gré de commentaires réciproques, d'échanges de mails, et de discussions téléphoniques, ils étaient devenus des amis virtuels, de furieux blogeurs.

Barbara prit place sur la banquette arrière de la voiture de service. Malgré la moiteur qui y régnait, ses mains étaient glacées. Elle posa l'ordinateur sur ses genoux et l'alluma. Il chargea normalement. Le fond d'écran était noir. Deux icônes apparurent, deux raccourcis, le premier vers une connexion Internet WiFi, le second vers son blog. Elle les sélectionna, l'un après l'autre. La page Web s'ouvrit sur un sixième commentaire.

On ne se quitte plus Barbara ! Vous avez retrouvé René, mais pas encore Jim. Pour cela il faudra que vous postiez une nouvelle note. Tâchez de me convaincre d'y ajouter un commentaire BARBARA !

Une sirène se fit entendre, probablement une ambulance pour l'hôpital Trousseau. Le soleil était à son zénith et tuait, encore et encore.

Merde ! Pensa-t-elle in petto. Elle cliqua sur le lien *commentaires*. L'écran se troubla et une nouvelle page apparut.

La photo d'un jeune homme se dessina sur un fond ébène. Il était nu, étendu sur un sol blanc, immaculé. Barbara reconnut Jim, sans hésitation. Une flèche ocre masquait le visage. Dessous, en surbrillance, apparaissait la mention *ICI !* qui, après sélection, se transforma en *Ou là !*. La fenêtre d'un lecteur média s'ouvrit. Il s'agissait d'une vidéo de vingt-trois secondes, mettant en scène René Blanchart, allongé dans un lit d'hôpital, perfusé et placé sous monitoring. La caméra était fixe. Au bout de quinze secondes un signal d'alerte retentit, le tracé sur le scope était plat.

Quelqu'un avait filmé les derniers instants de René Blanchart, lui avait tranché la tête quelques heures après, l'avait emportée et suspendue au lustre de sa salle à manger. Cette même personne avait enlevé Jim Colbert et laissait des messages sur le blog de *Sophie*.

Barbara éteignit le micro et le glissa sous le siège du conducteur qui lui faisait face. Plusieurs sirènes retentirent, cette fois il s'agissait de la cavalerie, deux voitures banalisées de la PJ munies de gyrophares, trois voitures de la Police Nationale et un monospace de la police scientifique.

L'accès au numéro huit fut toute suite limité aux seules forces de l'ordre. A leur arrivée, des visages apparurent aux fenêtres des immeubles de la rue, à moitié penchés dans le vide pour en voir le plus possible ou légèrement en retrait, à l'affût. Johann Le Guennec rappela.

- Barbara, j'ai fait ce que tu m'as dit ... c'est affreux et ...
- Oui ça l'est, et tu n'imagines pas encore à quel point ! A tout hasard, ce *Serial Blogueur* il n'a pas un compte chez toi ?
- Pas sous ce nom, mais sous celui de René Blanchart. Il a été ouvert voici six mois environ. Pour le paiement, il utilisait une carte bancaire à son nom. Rien à signaler.
- Son pseudo ? Le nom de son blog ?
- René et son blog ... attends voir ... *OGM et autres manipulations*. Il a rédigé une petite dizaine de notes, assez rébarbatives ...
- Des commentaires ?
- Parfois, mais pas systématiquement. Rien de très excitant à vrai dire. Tu veux que je lui ferme son compte ?
- Certainement pas Johann !! C'est le seul contact que nous avons avec cette pourriture ! ... Merci pour tout, je te rappelle plus tard ...

Barbara traversa la rue et s'engouffra à nouveau dans l'immeuble de l'ingénieur agronome. Elle retrouva Flagnar, assis sur la dernière marche de l'escalier, en grande discussion avec une jeune auxiliaire de police.

- Ah chef ! Les gars du labo ont pris des photos du lustre sous tous les angles. Il ont décroché la tête et l'on placée dans un caisson hermétique avant son transfert à l'Institut. Ils procèdent au relevé des empreintes en ce moment.
- Tu as lancé l'avis de recherche ?
- Ouai ... j'ai aussi demandé que l'on se renseigne auprès des hôpitaux. Vous voulez que j'alerte la Police des frontières ?
- Non, ce n'est pas nécessaire Laurent ... Trouve-moi l'adresse de Colbert et rejoins-moi chez le papi du troisième.

Louis Marin avait quitté sa robe de chambre pour un costume de lin clair, ses mules pour de fins mocassins de facture italienne. Son salon ressemblait à s'y méprendre au musée des Postes. Un mur entier disparaissait derrière un assemblage de vitrines, éclairées par de petits tubes néon. Des centaines de planches de timbres avaient été disposées sur de petits présentoirs transparents. Le tout conférait une impression de beauté et de richesse, à la hauteur du mobilier ancien qui meublait le salon. Le bruit d'un petit ventilateur se fit entendre. Près de la fenêtre, posé sur une petite table d'angle, un ordinateur recherchait la fraîcheur. Une page web était affichée, celle d'un blog.

Louis Marin avait pris place au milieu d'un canapé de cuir recouvert d'un jeté anthracite. Il avait chaussé ses lunettes, des demi-lunes. Le contraste était saisissant entre le vieillard blanc et vert pomme de midi et le dandy poivre et sel qu'il était devenu une heure plu tard.

- Vous avez là une impressionnante collection de timbre Monsieur Marin !
- En effet inspecteur, mais pas sans peine croyez-moi. Il m'a fallu des années de recherches, de patience et d'économies ainsi que quelques fructueuses reventes...
- Parlez-moi de René Blanchart, vous le connaissiez bien ?
- Il était mon locataire depuis près de vingt ans et nous habitons le même immeuble, cela finit par créer des liens et...
- Vous êtes allé lui rendre visite durant son hospitalisation ?
- Bien sûr, de très nombreuses fois, je lui parlais de mes timbres, cela lui plaisait de m'entendre dissenter pendant des heures de mes nouvelles acquisitions ...
- Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?
- La semaine dernière je pense ... il n'était plus conscient ... c'est une horreur ce qui lui est arrivé inspecteur ...

Le paisible retraité parlait doucement, avec une émotion contenue. Il aimait parler et être écouté.

- Qui avez-vous dans l'immeuble ces dernières vingt-quatre heures Monsieur Marin ?
- Pour ainsi dire personne inspecteur, le petit couple du quatrième est parti en vacances depuis huit jours ...
- Rien entendu de particulier ?
- Rien avant votre visite, non ... et la nuit je dors à poings fermés.

Barbara se dirigea vers la table d'angle. Un écran de veille avait remplacé la page web. Des timbres de tous pays s'animaient comme de petits oiseaux voltigeant d'un bout à l'autre de l'écran.

- Vous vous intéressez au weblog Monsieur Marin ?
- A mon joueb vous voulez dire inspecteur. Oui en effet, j'y parle beaucoup de mes timbres avec des amis venus de toute l'Europe ... C'est l'occasion de belles découvertes.

Les plus chaudes heures de la journée liquéfiaient par endroit la surface de bitume aggloméré du trottoir. Les deux gardiens de la paix en faction devant le huit s'étaient retranchés dans le hall où régnait encore un semblant de fraîcheur.

Les Malheurs de Sophie Barbara avait renoncé à l'idée de s'installer dans la voiture de la PJ chauffée à blanc. Après avoir emporté l'ordinateur portable, elle avait opté pour le renforcement ombré d'une entrée de garage. Assise sur ses talons, elle établit une connexion sans difficultés et ouvrit son blog. Pas de nouveaux commentaires, les précédents avaient été effacés par les bons soins de Lohann. Elle sélectionna *nouvelle note* et se mit à écrire, sans aucune hésitation.

Je regrette Jim. Je ne lui ai pas donné sa chance la nuit dernière. L'énerverment sans doute. Tout fut si rapide que je n'ai même pas un numéro de téléphone ou une adresse. Je sais qu'il fait des photos de temps en temps, mais pour quelle agence ... Il y en a des centaines à Paris ...

Je l'aime bien Jim. Son amour des vers médiévaux, il m'a fait rire avec ça. Et puis son accent US du Sud. Et puis son corps de rêve. C'est vrai il n'a pas eu la belle et grande érection dont je rêvais, mais si je lui avais donné sa chance une seconde nuit ... Je lui aurais fait toutes les caresses imaginables ... je suis sûre que j'aurais pris un pied d'enfer. Il me manque Jim. Vous pouvez pas imaginer ...

Tant pis pour moi, comme d'habitude je vais déprimer, passer la journée à rien faire et sortir ce soir pour conjurer le sort. A quoi bon ?

Où aller ? Si au moins il m'avait laissé un message ! Autant chercher une aiguille dans une botte de foin ...

Sophie est triste aujourd'hui. Son Jim lui manque.

Un petit commentaire me ferait de bien ...

Enregistrer la note. Il fallait attendre. Barbara rappela Lohann. C'était son répondeur, elle étouffa un juron, elle a une sainte horreur des répondeurs.

- Lohann c'est encore moi. Peux-tu regarder si un certain Louis Marin a un compte chez toi ? Et comment l'utilise-t-il ? J'attends de tes nouvelles !
- Chef, j'ai fait des recherches pour votre Colbert ... Pas de domicile connu et pas de carte de séjour enregistrée dans aucune préfecture sur tout le territoire ...

La transpiration perlait le front du jeune inspecteur.

- Je m'en doutais ... Il a travaillé pour des agences de mannequin, il faudrait chercher de ce côté ... mais pas un quinze août ... Par contre renseignez-vous à propos du sieur Marin. Je ne suis pas convaincue qu'il soit aussi droit qu'il en a l'air ...

Barbara actualisa la page de son blog. Un commentaire.

Vous avez presque failli m'émouvoir Barbara ! Presque. Vous avez été plus convaincante par le passé. Vos notes étaient plus réfléchies et plus habiles, plus intimes aussi. Néanmoins je vais vous donner des nouvelles du petit Jim Colbert. Ce jeune fou s'est mis en tête de gravir les 1665 marches de la Tour Eiffel par cette chaleur. Il a perdu la tête BARBARA !

D'habitude elle emportait sa flasque de whisky. Pas ce matin. Elle avait la gorge sèche et les yeux humides. Que se passait-il depuis vingt-quatre heures ? Un homme l'épiait, la suivait. Dans quel but ? Il avait enlevé Jim, son amant d'une nuit, et l'avait probablement décapité. Elle s'attendait, d'une seconde à l'autre, à ce qu'un appel général l'informe d'une horrible découverte dans la Tour. Son portable vibra au creux de sa main.

- Oui Lohann !!
- Barbara, je me suis renseigné pour Marin. Il a bien ouvert un blog chez nous, il l'a appelé « la philatélie européenne ». Il dépose une note par jour environ, des textes pointus où il est question du nombre de dentelures, d'erreurs chromatiques, d'impressions inversées, et j'en passe ...
- Et les *commentaires* ?
- Même contenu, écrit par des collègues européens.
- Ok, je te remercie ... je t'appellerai ce soir ...
- J'ai lu ta dernière note et son commentaire, tu en sais plus pour la Tour ?
- Non pas encore, mais tu peux sauvegarder et virer le commentaire !

Barbara gagna la voiture où l'attendait Flagnar. Son portable vibra à nouveau, c'était Fournier, un collègue de la PJ.

- Barbara, c'est Sébastien. Je suis à la Tour Eiffel. C'est un peu le bordel ici ... Une couple de touristes coréens est tombé nez à nez avec la tête d'un jeune homme, entre le premier et le second étage. Elle pend au bout d'un câble fixé par un mousqueton à une poutrelle. Il y avait une feuille de papier bristol roulée dans l'ouverture de sa bouche. Je te lis ce qui est écrit dessus.

Tes malheurs ne font que commencer Barbara !

- Barbara, tu es toujours là ... ??

La brume se dissipait lentement sur la campagne normande, mais déjà de jeunes cavalières trottaient sur un chemin de terre en direction de la côte. Novembre n'avait pas encore donné ses premières gelées. A chaque coup de sabot, les amazones percevaient un peu plus les embruns poussés par de violentes rafales de vent au-delà des dunes.

La journée s'annonçait radieuse. Les chevaux allaient pouvoir goûter au sable mou comme au bouillonnement des vagues échouées. Leurs écuyères allaient palabrer de longues heures. Les petits copains et l'angoisse du préservatif défaillant allaient être leur premier sujet de discussion. Ensuite viendraient, pêle-mêle, la préparation du bac, les fringues, les mères récalcitrantes et les pères un peu pingres, la prochaine soirée à Paris ou la nouvelle sellerie *Hermès* exposée rue du Faubourg Saint-Honoré. Enfin, parce qu'à dix-sept ans on veut déjà refaire le monde, elles aborderont la politique française avec le second mandat de Mitterrand et la cohabitation, la réunification des deux Allemagnes, l'avenir de l'Europe ou la malnutrition dans les pays de l'hémisphère sud. Vaste programme.

C'était un nouveau week-end entre copines, empli d'éclats de rires et d'innocence, d'idéaux et de grands projets. Un week-end de plus mais qui, comme tous les autres, allait sembler unique. Le retour à Paris le dimanche soir, assoupie à l'arrière d'une berline, était la promesse d'un retour en terre normande et de mil nouveaux petits bonheurs.

Barbara Delorme rouvrit les yeux. Le sourire des souvenirs heureux redessina ses lèvres, un instant. Elle saisit l'ordinateur posé à ses côtés et se releva. A l'automne, c'était décidé, elle retournerait en Normandie.

Elle regagna la voiture où l'attendait déjà Flagnar, de plus en plus marqué par la chaleur et le stress. Il fallait qu'elle regagne son bureau, qu'elle s'y retrouve et qu'elle fasse le point, d'urgence.

- Bon Laurent, je rentre au trente-six. Vos allez voir l'infirmière Debrogie à Troussseau. Tachez de savoir comment on a pu, en toute impunité, pénétrer dans la morgue et en ressortir avec une tête sous le bras. Et puis vous passerez un coup de fil à Van Cloedt, à l'Institut, en fin de journée au sujet de Colbert, elle nous dira si le mode opératoire était identique ?
- D'ac' ... Chef ... je m'en charge. Je prends un tax' pour rentrer à la crim ou ...
- Tiens, vous parlez à nouveau par apocopes, ça à l'air d'aller mieux donc ! Pour le taxi c'est non ... le métro mon cher Laurent !

Les bureaux du Quai des Orfèvres avaient été désertés par les hommes de Fournier. Les bureaux, dépourvus de toute climatisation, accumulaient les plus chaudes heures. Barbara bascula le store de sa fenêtre. La pénombre envahit la pièce, encore éclairée par le seul tube de son aquarium de poissons clowns. Une pincée de minuscules paillettes colorées disparut en un instant sous une charge de nageoires orangées. Barbara pouvait passer des heures à regarder ses poissons s'ébrouer en

tous sens. Elle avait lu que Disney allait sortir pour Noël un dessin animé mettant en scène un de ces clowns. Avec un fils ou une fille, elle aurait pu aller le voir, sinon ...

Elle bu une gorgée de sa bouteille, le temps de la connexion à son réseau privé. Pas d'email. Et pas de nouveaux commentaires sur son blog. Lohann n'avait pas encore effacé celui du tueur. Elle le fit, mais avant elle prit une photo de l'écran avec son portable. *Pièce à conviction*, sourit-elle.

Elle chargea la page d'un site de recherche de blogs sur le net¹¹. Elle tapa successivement *René Blanchart*, *Louis Marin*, et *Serial Blogueur*. Pour se dernier, 6 posts apparurent, tous au sujet de l'assassin Emile Louis¹². Pour les deux premiers, plusieurs centaines de posts furent référencés, toutes centrées autour des OGM pour l'un et les timbres pour l'autre.

Barbara s'attarda sur plusieurs d'entre eux, un même blog correspondait à la fois avec Blanchart et Marin : *atomium*.

¹¹ Technnorati

¹² Authentique

Un climatiseur industriel refroidissait la pièce. Sur une table de marbre rose gisait le corps mutilé de Jim. Sur une chaise, recouverte d'un tissu amarante, trônait une sacoche identique à celles généralement utilisées par les médecins au cours de leurs visites à domicile. Largement ouverte, elle laissait entrevoir une bobine de câble d'acier, un jeu de mousquetons de différentes tailles, un sachet de serre-câbles, plusieurs pinces, multiprises et universelles, ainsi qu'un coupe-câble à cliquet.

Les murs étaient recouverts d'une tapisserie indigo. Un énorme panneau blanc et lisse occupait l'un deux. Des photos de Barbara, de Jim, mais aussi de Blanchart et Marin s'y étalaient, maintenues par de petites pastilles d'aimant multicolores. Il y avait aussi un plan des sous-sols de l'hôpital Trousseau, une carte postale de la Tour Eiffel et son ticket d'accès au second étage, et un horaire des trains *Thalys* au départ de la Gare du Nord.

Sur une seconde table de marbre, assortie à la première, étaient étalés des impressions papier de notes et de commentaires de blogs, devant un ordinateur portable à écran de dix-sept pouces. Une cigarette se consumait lentement dans un cendrier massif de cristal. Un paquet vide gisait, écrasé à ses côtés.

Un homme, vêtu d'un simple *pantacourt* melon s'assit à la table. Ses doigts pianotèrent sur le clavier. Une page web convertit l'écran de veille du fabricant du micro. La page d'accueil de l'*Atomium*.

A nous deux Barbara !

Atomium ?? La recherche ne dura pas une seconde. Cet édifice de cent deux mètres de haut fut érigé à l'occasion de l'Exposition Universelle de Bruxelles, en 1958. Il symbolise une molécule cristallisée de fer à l'échelle de ses atomes, agrandie 160 milliards de fois.

Barbara composa un nouvel email dans sa messagerie, adressé au blogueur *atomium*. Elle avait choisi un de ses pseudos disponibles, Viviane Bompert.

*Cher Monsieur,
Je suis une collectionneuse de timbres européens située en région parisienne. Je recherche aujourd'hui des exemplaires des Postes belges, précisément ceux édités durant l'occupation allemande.
Pouvez-vous m'y aider ?
Je serai à Bruxelles demain, en fin de journée.
J'espère de vos nouvelles.
Cordialement,
Viviane*

Le message fila à travers les câbles du réseau. Patience à présent, et un peu de chance aussi.

Pourquoi donc vouloir se rendre demain dans cette ville qui abrite le siège de la Communauté européenne et ses trois mille lobbys ? Une intuition ? Ou simplement une envie de changer d'air ... Sur le site des trains *Thalys*, Barbara consulta les horaires. Elle choisit le train de quinze heures vingt-cinq, arrivée à seize heures cinquante. A l'aide de sa carte bleue elle fit une réservation en *confort 1*, place isolée. Un email lui confirma sa commande et le retrait de son billet à Paris Nord. Pour l'hôtel elle verrait sur place.

C'était plus fort qu'elle, elle tapa *normandie* dans la fenêtre de son moteur de recherche et sélectionna l'option *photos*. Il y avait de tout : les plages du débarquement, les falaises, le pont, Bayeux, le paquebot éponyme, mais aussi de vastes prairies d'un vert aussi délavé qu'attirant.

Elle fut vite enlevée à ses rêveries par l'arrivée bruyante de Fagnar. L'état déplorable de sa chemise attestait d'un trajet en métro manifestement éprouvant.

- Vous n'avez pas peur du noir chef ? La lumière dehors a pris une teinte toute particulière avec toute cette pollution ...
- J'imagine Laurent ... qu'avez-vous de nouveau à m'apprendre ?
- Je suis passé à Trousseau, j'ai pu voir l'infirmière, une vieille fille revêche qui a en charge les services de la morgue. On voit qu'elle croise peu de vivants dans ses caves, pour lui arracher trois mots ... Enfin, elle a reconnu que les lieux ressemblent à un vrai gruyère, on peut accéder y accéder par trois portes au moins, sans autre aide qu'un simple tournevis plat. Personne n'a rien vu, évidemment ! Blanchart était le seul encore à la

morgue. Le sachant sans famille, ils n'ont organisé aucune permanence ...

- Bon ... et pour Jim ?
- J'ai appelé le docteur Van Cloedt, elle vous enverra son rapport dans la soirée par email ...
- Je lirai ça chez moi. Vous vous êtes renseigné sur Marin ?
- On n'a rien sur lui. Un retraité célibataire à la carrière dans l'administration sans histoire, propriétaire de trois appartements, et cela s'arrête là ...
- Ok, demain vous me trouvez l'exécuteur testamentaire de Blanchart et vous vous procurerez un état de ses finances. Vous retournez à Trousseau, vous trouvez la chambre qu'il occupait. Je veux savoir comment quelqu'un a pu filmer ses dernières minutes. Et puis par la même occasion vous me vérifiez cette histoire des visites assidues de son cher ami Marin ! On se voit demain matin, bonne soirée Laurent ...
- Merci chef, je vais commencer par une bonne douche !

Combien de temps avait-elle pu rêvasser devant ses petits poissons à deux bandes ? L'après-midi se finissait dans cette quiétude typique des soirs de bataille. Quelques minutes, Barbara retourna sur le web, plus précisément dans la *blogsphère*. Rien à signaler sur son blog, ce soir peut-être écrirait-elle une nouvelle note. La page d'accueil de son fournisseur apportait son lot quotidien de nouveaux blogs ou de cocasses réactualisations, un joueb érotique s'accolait à celui d'un catholique très en verve. Tout cela paraissait bien futile.

L'assassinat de Jim était une façon de la saluer, elle, Barbara, à qui on avait confié l'enquête sur la disparition de la tête de René Blanchart. Elle le savait, Jim était la mauvaise personne, au mauvais moment. Tout comme elle savait que la vie de Blanchart devait receler une explication à la rage post mortem dont il a été la victime.

La messagerie interne à la crim ouverte, elle rédigea un message destiné à Laurent.

*Laurent, je ne passerai pas au bureau ce matin. Et cette après-midi, je prends le train pour Bruxelles (je vous expliquerai)
Je laisse le portable que nous avons trouvé chez Blanchart dans votre armoire, derrière vos liasses d'archives. Je voudrais que vous vous renseigniez sur la provenance de cette machine. Ca doit être possible avec son numéro de série. Qui l'a achetée et quand ? Cherchez aussi du côté du fournisseur d'accès à internet, son relevé de connexions, ses factures ...
Quand vous en aurez terminé, remplacez le portable où vous l'avez trouvé.
Et puis, essayez de savoir qui entretenait son appartement. Il était nickel ... c'est pas normal ...
Je vous appelle dans la journée.
Merci Laurent.
B.*

Il était temps de sortir, elle avait eu sa *dose de crim* aujourd'hui. Connexion coupée, poissons nourris et lampe éteinte, l'ordre régnait pensa-t-elle, avant de rajouter ... *si l'on peut dire*.

Les rues de Paris ressemblaient à celles des cités méditerranéennes. Accablées de chaleur le jour, elles voyaient ses habitants prendre possession du pavé peu avant dix-huit heures. Des chaises de toutes sortes encombraient les trottoirs, les enfants jouaient la finale de la Coupe du Monde de football, profitant de la faible circulation. La musique était de la partie, de jolis airs de bal musette parfois, de la chanson française souvent ou du rap, toujours.

Sur les quais, l'heure était à la fête. *Paris Plage* était un succès populaire. Ne manquaient que les yachts démesurés, amarrés sur la Seine. La pétanque, le pastis, les rires expressément assourdissants et les jeunes filles superbes vêtues de paréos bigarrés participaient à la fête.

Et pourtant, c'est une nouvelle fois la Normandie qui s'imposait à l'esprit de Barbara. La Normandie et ... Anthony. Ce frère qu'elle n'avait plus vu depuis plusieurs mois. Sa dernière visite lui causa un nouveau choc. La démence avait gagné de nombreux conflits avec le corps d'Anthony, quasiment la guerre. Anthony demeurait allongé, sanglé aux chevilles, aux poignets et à la taille sur un lit médicalisé. Son regard était définitivement fixé sur une minuscule craquelure dans le plafond, comme si sa fêlure mentale avait fusionné avec cette usure du temps.

Barbara retrouva son appartement, abandonné aux bons soins d'Assomption dix heures plus tôt. Les quelques meubles avaient été époussetés, le lave-vaisselle vidé et le linge rangé dans le dressing.

A vrai dire, Barbara n'avait pas besoin d'Assomption. Mais elle aimait bien cette femme au parler franc, qui aurait pu être sa mère et qui n'avait pas toujours été gâtée par la vie. Barbara l'avait rencontrée dans le métro à ses débuts à la crim. Cette matrone s'était fait une spécialité du vol à la tire, et plus précisément de la fauche de colliers de perles. Aussi étonnant que cela puisse paraître, elle arrivait à délester une élégante, les mains chargées de sacs, au passage du portillon. Barbara l'interpella et ... l'adopta. Depuis, Assomption gagnait sa vie en faisant le ménage chaque jour chez une inspectrice de la PJ. De huit heures à dix heures, ensuite elle s'installait dans le salon et passait le restant de la journée devant un ordinateur. Assomption, blogait.

Marennas ardentes et dariole de caviar. C'était la dernière recette qu'Assomption avait postée sur son blog, qu'elle avait très délicatement nommé *Ratatouille*. Les commentaires pleuvaient déjà, le plus souvent pour s'insurger du coût prohibitif des produits sélectionnés.

Barbara en rit. Elle choisit un cd et inonda l'appartement de la Callas. Depuis son navigateur elle composa son code de messagerie à la PJ et ouvrit l'email de Van Cloedt.

*Inspecteur,
J'ai autopsié la tête de Jim Colbert. Elle a été tranchée tout comme celle de René Blanchart, en deux temps. Mêmes armes certainement.
Par contre, je crains que ce jeune homme ait été décapité de son vivant. Son regard exorbité et dément en témoigne.
Demain, je vous adresserai par porteur mon rapport complet et officiel.
Cordialement,
Eva Van Cloedt*

D'un point de vue climatique, Bruxelles est une bonne étape avant la Normandie. Célèbre pour sa *Grand Place* et son *Manneken-Pis*, elle l'est aussi pour ses estaminets où se dégustent parfois plus de quatre cents bières différentes. Barbara s'en réjouissait déjà en découvrant les noms de *Leffe Radieuse*, *Mort Subite*, *Pécheresse* ou *Queue de Charrue*.

Un email l'avertit d'un nouveau commentaire sur son blog.

Vous me manquez Barbara. Vos services récupéreront le corps de Jim demain quelque part dans Paris. Je n'ai malheureusement pas le matériel pour le conserver plus longtemps. Sachez aussi que je serai absent quelques jours. A moins que les grands esprits ne se rencontrent et que nous nous retrouvions ...

Barbara sortit une barquette de sushi du frigo de la cuisine et s'attabla devant son écran. Une nouvelle note apparut dans les *Malheurs de Sophie*.

*Paris fait la fête au soleil, sur les quais, les places, sur les boulevards et dans les ruelles. Moi, je suis dans une impasse. Je ne puis donner à mon esprit et mon corps tout ce qu'ils réclament. La solitude me pèse dans cet appartement cent fois trop grand pour moi. J'hère au son d'airs mélancoliques. Je rêve à celui qui pourra me faire chavirer, me faire tourner la tête. S'il existe, peut-être pourrais-je lui offrir pareillement le fruit de sa quête. Me dévoilera-t-il son intimité profonde ? J'ai hâte de le découvrir.
Demain, je prends la direction du Nord, mais je serai là, toujours, pour lui !*

Par habitude elle jeta un coup d'œil à sa boîte à mails. Pas de réponse du philatéliste *atomium*. Elle avait promis à Lohann de le rappeler, mais se résolut à ne pas laisser de message sur son répondeur.

La salle de bain était une des pièces de l'appartement aux dimensions les plus disproportionnées. Barbara avait voulu que la baignoire y soit placée en son centre, on pouvait s'y tenir à trois ou à quatre. Un miroir couvrait tout un pan de mur, du sol au plafond. Deux lavabos avaient été creusés dans un bloc de granit. Deux grandes commodes, l'une chargée de serviettes épaisses de toutes tailles, l'autre d'une myriade de petits pots emplis de sels de bain aux couleurs chatoyantes, encadraient de part et d'autre d'un aquarium en verre, sans eau, dans lequel se déroulait lentement un serpent corail noir et rouge.

Barbara s'immergea dans l'eau recouverte d'une mousse légère. Elle fit glisser sur sa peau un petit pain de savon. Les caresses, d'abord anodines, se précisèrent. Elle s'attarda autour de ses seins et le long de ses cuisses ... Le téléphone sonna.

Oui, il y avait un poste dans la salle de bain. Mais Barbara ne bougea pas. La sonnerie retentit encore avant un court silence qui précéda le bip du message.

Barbara ... C'est Lohann ! On devait se rappeler ... Je serai absent demain ... On se tient au courant ...

Ses phantasmes onanistes se dissipèrent. Elle rejoignit son ordinateur. Aucun message ... sur aucune messagerie. Dans la cave à vins de la cuisine elle choisit une bouteille d'Orvieto.

Habillée d'une eau de parfum, Barbara se calla dans son canapé et ouvrit l'enveloppe contenant trois nouveaux DVD. Elle adorait le cinéma mais n'avait le temps de s'y rendre. Elle avait donc opté pour un service de location à distance. Pratique, économique et efficace. Un signal retentit ... un message. *Atomium*.

*Chère Madame Bompert,
Votre amour des timbres rejoint le mien. Je serai très heureux de vous aider dans votre recherche et de vous proposer quelques timbres inédits. Je vous suggère de nous rencontrer à la Maison du Cygne sur la Grand Place, à vingt heures. J'y réserverai une table.
Bien à vous,
Atomium*

Quelle heureuse surprise ! Elle allait donc rencontrer *atomium* et dîner dans un des meilleurs restaurants de la capitale européenne, d'après son guide gastronomique. Elle saurait surtout pourquoi Blanchart et Marin communiquaient, tous deux, avec ce personnage.

Souriante, elle décida de sortir. Après avoir commandé, un taxi elle choisit une jupe de cuir noir ainsi qu'un t-shirt de marque, noir et moulant.

Tout Paris était dans la rue, ou presque. La chaleur nocturne exceptionnelle enflammait les sens, et Barbara en était une victime parmi tant d'autres.

Le taxi la déposa devant un immeuble anonyme dans le huitième. Par un vieil ascenseur ajouré elle accéda à l'appartement terrasse. La porte était fermée mais elle ne sonna pas. Elle prit son portable, plaça l'objectif photo devant son visage et expédia la prise vers un numéro

mémorisé dans le répertoire. Après moins d'une minute, la porte s'entrouvrit. Une femme aux cheveux longs, la quarantaine, vêtue d'un pantalon de soirée noir et d'une veste largement échancrée la pria d'entrer.

Un petit vestibule donnait sur un salon spacieux garni d'antiquités. Deux couples conversaient, une coupe de champagne à la main. Rien de plus commun, si ce n'était que la main de l'un des convives caressait ostensiblement les fesses de sa voisine.

Barbara ne s'attarda pas et s'orienta vers le couloir qui menait aux chambres. Une faible musique enveloppait tout l'appartement, probablement une compilation de Charlie Parker. La porte de la première chambre était entrebâillée, elle la poussa. Une jeune femme était agenouillée sur le parquet, en sous-vêtements fuchsia. Dans chacune de ses mains, elle tenait le sexe de deux hommes totalement nus. De petits coups de langue, donnés tour à tour, encourageaient leur érection.

Barbara la regarda faire un moment, puis s'en alla vers la chambre voisine. Elle poussa la porte et découvrit deux nouvelles jeunes femmes. La première couchée sur le dos se caressait les seins tandis que la seconde, offrant son intimité à la vigueur d'un jeune éphèbe, lui flattait son trésor, retiré au cœur de ses cuisses. Le plaisir ronronnait dans la pièce.

Soudain, des doigts agiles retroussèrent sa jupe et se glissèrent avec délicatesse sous la dentelle de son string. Barbara tourna la tête et reconnu son hôte qui ne portait plus qu'une légère ceinture de cuir curieusement appareillée.

Il est temps de prendre part à la soirée mon ange ...

C'est la sonnerie du téléphone qui réveilla Barbara ce seize août. A peine six heures trente, le répondeur vint à son secours. En pure perte, personne ne laissa de message. Tant mieux. Elle comptait bien profiter de sa matinée, entre sa couette et sa salle d'eau.

Une demie heure plus tard à peine, le téléphone sonna à nouveau. C'était Assomption, sa voix généreuse enveloppa toute la chambre.

Mademoiselle Barbara, c'est Assomption. C'était pour vous dire que je ne viendrai pas aujourd'hui ... je ne me sens pas très bien, je crois que je vais aller voir le docteur. Je vous rappellerai plus tard. Bonne journée Mademoiselle Barbara.

Barbara n'avait pas le souvenir d'avoir vu Assomption manquer une seule journée. Comme quoi, se dit-elle, elle n'avait pas encore tout vu !

Le téléphone sonna une troisième fois, Barbara s'apprêtait à enfouir sa tête sous l'oreiller lorsqu'elle reconnut la voix de son collègue de la PJ, Fournier.

Barbara, c'est Sébastien Fournier, je t'appelle un peu tôt mais je pense que nous avons retrouvé le corps de Jim Colbert. Enfin nous ... plutôt René, notre concierge. Un porteur est venu déposer au Quai cinq cartons assez volumineux vers six heures et ...

- Je suis là Sébastien ... et ?
- Ah salut Barbara, pardon de te réveiller ... et donc, comme l'envoi n'était adressé à personne en particulier, René en ouvrit un ... et il découvrit un bras. Le pauvre a tourné de l'œil avant de pouvoir ouvrir les quatre autres. Bref, nous avons deux bras, deux jambes, et un tronc ...
- C'est Colbert ?
- Pas sûr à cent pour cent, mais sa poitrine a été tatouée d'un cœur qui saigne avec dessus ce texte : *A Barbara - Amour à mort - Jim.*
- ... Evidemment ...
- Que dis-tu Barbara ??
- Rien ... Bon, Sébastien, tu remballes le tout et tu le déposes chez Van Cloedt à l'Institut. Je l'appellerai ce midi. Tu renvoies René chez lui, si ce n'est déjà fait et tu briefes les hommes qui sont déjà là : pas un mot de tout cela avant que l'identification soit confirmée ! Compris ... ?
- Compris !
- Tu mets Flagnar au parfum dès qu'il arrive. Et tachez de me trouver la chambre que Colbert louait dans Paris ... Vous vous

renseignez aussi auprès du livreur, où les cartons ont-ils été enlevés, signalement, adresse, ...

- Justement Barbara, j'ai le nom d'un expéditeur sur le bordereau de livraison, il s'agit d'un certain *atomium*.

Barbara bondit dans le salon et questionna fébrilement son blog et ses messageries. Aucun message. RAS. Cette nouvelle journée venait de délivrer un premier corps. Selon la moyenne établie sur ces dernières vingt-quatre heures, un second devrait suivre ...

Tout s'emballa. Plutôt que le bain, elle choisit une douche. Sur le petit balcon de service qui donnait à l'arrière de l'immeuble, elle saisit une petite souris blanche dans une cagette grillagée et la déposa aux côtés de Robert, son serpent corail. Pas de course, pas de poursuite, la petite boule blanche se retrouva coincée aux milieux des crocs de Bob.

Par réflexe elle alluma son téléviseur et sélectionna une chaîne d'information en continu. Un court sujet de soixante-quinze secondes faisait écho à l'horrible découverte de la veille dans les escaliers de la Tour Eiffel. On ne donnait pas plus de précision quant à l'identité de la victime ou aux supputations des forces de police.

Dans son dressing, elle choisit des vêtements pour quarante-huit heures. Un flacon d'extrait de parfum, une brosse à dent et un tube de dentifrice, un peigne et un pot de crème s'entassèrent dans une petite trousse de voyage qui trouva sa place entre strings, blouses, pantalons et escarpins dans un bagage à roulettes.

Pour voyager elle avait opté pour un pantalon de lin blanc, une paire de tongs en cuir fauve et un chemisier sable. Par provocation, ou coquetterie, elle ne portait aucun sous-vêtement.

Elle colla un post-it sur le miroir, au-dessus d'un large vide-poche en bois tropical, dans l'entrée.

Assomption. Je suis absente pour deux jours. Prompt rétablissement. Barbara.

Revenue au salon, elle but une tasse de café et composa plusieurs numéros. Lohann ne répondait pas. Flagnar ne devait pas encore être arrivé au Quai. Van Cloedt venait seulement de recevoir les restes de Jim. Prise par la frénésie des appels à répétition elle chercha le numéro de Louis Marin. Il ne figurait pas dans l'annuaire. Après une recherche via le serveur de la PJ, elle trouva le numéro du retraité. Plusieurs sonneries dans le vide martelèrent le temps avant qu'une voix synthétique féminine signala que l'abonné était injoignable. Barbara ignore le répondeur.

Elle se décida alors à poster une nouvelle note dans son blog.

Sophie va grandir. Sophie a décidé de devenir le seul acteur de sa vie et de se battre pour de justes causes. Pour en finir avec ses malheurs, Sophie vous attend sur son nouveau blog : le BLOG NOIR.

Barbara, je salue la création de votre nouveau blog. Je tenais à vous le dire avant mon départ. Vous l'avez voulu noir, à raison ! Je vais vous apprendre à l'aimer cette couleur, au-delà de tout ce que vous avez pu imaginer. Fidèlement.

Un bref message confirma l'envoi du commentaire. Il pouvait passer à autre chose maintenant, se concentrer en particulier sur son séjour hors de Paris.

Il avait acheté une serviette souple chez un maroquinier des Champs-Élysées. Ses pinces, sa bobine de câble et divers autres petits outils y avaient tout de suite trouvés leur place.

Il déconnecta son ordinateur portable et la glissa dans sa housse de transport. Un sac de voyage sombre complétait ses bagages. Il lui restait à y glisser une pochette contenant, alignées côte à côte, des lames de tailles diverses destinées à couper et trancher.

Dans un sac poubelle de la ville, il fourra deux, trois canettes de Coca, une boîte à pizza *pronto* vide, et les restes de multiples feuilles et photos passés au broyeur. La pièce était vide.

Sur une des tables, il posa une grande écuelle en métal. Il y jeta plusieurs paires de gants chirurgicaux tâchés de sang, du papier absorbant usagé, le cœur d'une bobine de large scotch brun ainsi qu'un passeport américain. Le tout s'enflamma brutalement lorsque l'allumette flirta avec l'alcool versé dans le récipient. Les exhalaisons de trois bâtonnets d'encens, plantés dans un socle galbé de bois indien, supplantèrent l'odeur âcre de la combustion.

Il boutonna la veste de son costume couleur souris, réajusta sa cravate lilas et glissa dans sa poche intérieure un plan de Bruxelles.

Barbara ne porta aucun intérêt au message, juste au mot de clôture : *fidèlement*. Connaissait-elle ce *Serial Blogueur* ? Était-il caché derrière un ou une habitués des commentaires de ses notes ?

Elle venait de passer une heure devant son écran à chercher des réponses à ses questions quand le téléphone sonna. C'était Flagnar.

- J'espère que tu as des infos pour moi Laurent !
- Chef, on a du reconduire le pauvre René chez lui ... quelle horreur !! ... Bref j'ai déjà quelques infos pour vous ... Le portable que nous avons retrouvé chez Blanchart est bien à lui, il l'a acheté avec sa carte de crédit sur un site de vente en ligne, il y a deux ans. Du côté de son fournisseur d'accès rien à signaler. Les factures étaient payées par prélèvement en temps et en heure. J'ai appelé le notaire qui gère sa succession, il m'a confirmé qu'il n'avait plus de famille connue à ce jour et que son héritage, déduction faite de la part de l'état, devait être attribué selon ses volontés à une association *Loi 1901* pour la

défense des produits alimentaires bios. Je vais me renseigner sur la composition de cette asso' ...

- C'est tout ?
- Et bien ouai ... Je voulais voir Marin pour lui parler de ses visites assidues à Trousseau et pour l'entretien de l'appart et bien le vieux s'est envolé ...
- ... Tiens donc ... et pour Colbert ?
- Rien pour le moment chef, pas eu beaucoup le temps ...
- C'est bon Laurent ... je prends le train cette après-midi pour Bruxelles. Appelez moi à dix-huit heures !

Samedi seize août, elle n'en saurait certainement pas beaucoup plus d'ici ce soir. La ville, le pays, tournaient au ralenti, profitants de ce long week-end.

Elle s'affala dans le canapé et à nouveau songea à la Normandie, à sa jument aussi. Depuis sa chute dans un champ détrempé, elle n'était pas remontée sur un cheval. *Namure de la Botia* avait du être euthanasiée pour lui éviter les souffrances de ses membres brisés. Cela avait été un déchirement que d'accepter l'avis du vétérinaire. Mais aujourd'hui, l'envie de galoper au vent, la tête à deux mètres cinquante du sol, était bien revenue. Le cheval, c'est un peu comme le vélo, cela ne s'oublie pas. Ni les courbatures d'après la monte.

Elle bu un nouveau café et reprit place devant son écran. Elle paya deux, trois factures en ligne, téléphone, électricité et l'assurance de son scooter. Elle avait en horreur les prélèvements automatiques aux dates fluctuantes. Une discussion houleuse à ce sujet avec sa banquière l'avait fait changer d'officine. Elle n'y gagna pas grand chose, si ce n'est d'avoir un nouvel interlocuteur, masculin cette fois.

Elle se décida aussi à choisir son hôtel à Bruxelles. Tant qu'à faire, se dit-elle, faisons-le bien. Elle se connecta au site *The Leading Hotels Of The World*, une espèce de Club qui recense les palaces à travers le monde. Elle choisit le *Rocco Forte Hotel Amigo*, un cinq étoiles situé à deux pas de la Grand Place, le cœur historique de Bruxelles. A défaut d'une chambre individuelle libre, elle s'offrit une « petite » suite et composa les seize chiffres d'identification de sa carte de crédit.

Peu avant midi, alors que Barbara poursuivait sa découverte virtuelle de la capitale belge, elle reçut un nouveau message d'*atomium*.

*Chère Madame Bompert,
Un contretemps fâcheux m'oblige à annuler notre rendez-vous de ce soir. Néanmoins, je vous propose de le reporter à demain, même lieu, à douze heures trente. Pour me faire pardonner, je me permettrai de vous faire déposer quelques spécimens de timbres rares à la réception de l'hôtel que vous m'aurez désigné. Vous pourrez ainsi, vous faire une idée de ce dont je dispose. Avec mille excuses et mes meilleurs sentiments,
Atomium.*

A nouveau un sourire. Cet imprévu n'avait rien de naturel.

*Cher Atomium,
Merci pour votre message. Reportons donc notre rendez-vous,
comme proposé. Je descends à l'hôtel Amigo. Vous pourrez y
déposer vos timbres en toute sécurité.
Au plaisir de vous rencontrer, cordialement.
Viviane*

Heureusement que Barbara avait songé à s'inscrire sous le pseudo de Viviane Bompart. Pas un mot à propos des colis livrés ce matin au Quai. *Atomium* et le *Serial Blogueur* pourraient être une seule et même personne. Depuis l'avènement des trains à grande vitesse, Bruxelles est finalement à peine plus éloignée de Paris que Lille.

I Hear A Rhapsody, le premier titre de l'album *Too Sweet*, du français Petrucciani associé à Lee Konitz, coulait en elle. Cet iPod était vraiment le lecteur qui lui fallait pour s'isoler dans la réflexion, sur ses morceaux préférés. Elle créa son nouveau blog en quelques clics, la mise en page, les titres et sous-titres, une carte de visite aussi succincte qu'énigmatique et une photo de son serpent corail, Robert. Tout était prêt, restait à rédiger une première note et rendre sa page publique.

Barbara la composerait dans le train. Elle voulait y réfléchir, et trouver le bon angle d'attaque. Après un nouveau café elle commanda un taxi pour se rendre à Paris Nord et tenta à nouveau de joindre Lohann, sans succès. Elle s'apprêtait à se cuisiner une omelette aux truffes lorsqu'un appel du docteur Van Cloedt la retarda.

- Bonjour inspecteur, comment allez-vous ?
- Bonjour Eva, ça va, et vous ?
- On ne peut mieux. Je vous avoue que je n'avais pas trop envie de travailler ce week-end, mais depuis hier, grâce à vous, je ne le regrette pas. Enfin bon, j'ai examiné le contenu de vos colis. La comparaison de l'ADN le confirmera, mais il s'agit bien du corps de Jim Colbert. La découpe des membres est identique à ce que nous avons déjà constaté hier, et ...
- ... et le tatouage ?
- Très frais, assez bien dessiné je dois dire ... je vous enverrai une photo. Par contre, il y a quand un petit truc qui m'intrigue, le jeune Jim n'avait plus d'appareil génital à son arrivée à l'Institut ... vous êtes sûre que l'on m'a livré tous les cartons ?
- ... évidemment ... !!!

A quoi jouait ce malade ? Barbara rédigea précipitamment un mail pour Fagnar. En deux mots elle le chargeait de lancer une recherche dans les archives de la crim afin de vérifier si ce mode opératoire était vraiment nouveau.

Dans le taxi, Barbara écoutait distraitemment les informations d'une radio périphérique. La journaliste évoquait la canicule et ses victimes. Un médecin urgentiste parisien répondait vertement à son Ministre, par média interposé. De l'ignorance, du fatalisme, et parfois de la bêtise, des centaines d'innocentes victimes disparaissaient pour reparaître, par un jeu d'écriture, dans les statistiques nationales, colonne *victime de la canicule*. Au même moment, une poignée de policiers, l'élite de l'investigation et du débusquage, traquait un quidam, adepte du coutelas et du blog.

Tout cela mériterait d'être remis en perspective conçut-elle. L'affluence de véhicules aux abords de la Gare du Nord ralentissait la progression du taxi. Le chauffeur, un grand sénégalais patibulaire, ne cessait de dévisager sa passagère dans son rétroviseur. Barbara n'en avait cure, elle considérait la foule des retardataires qui, tant bien que mal, traînaient des valises trop grandes ou trop lourdes, parfois équipées de roulettes sous dimensionnées.

La salle des pas perdus résonnait de bruits de toutes sortes, des annonces de départs et d'arrivées, des appels pour des enfants égarés, des cris, des invectives ou le crissement caractéristique des freins d'une rame TGV. La gare était une représentation quasi parfaite de la société, avec ses emballements, ses errances, sa patience et ses contrariétés. Un couple de pigeon roucoulait, juché dans la charpente de la verrière. Les moineaux, eux, coursaient les mies de pain ou se disputaient un fond de bol de cacahuètes.

Barbara se sentit heureuse. L'idée de quitter une ville pour une autre, de voyager, lui était agréable. Cela faisait trop longtemps qu'elle sillonnait les rues de Paris à la recherche d'une petite frappe, d'un truand notoire ou d'un tueur en série de petites vieilles. Elle retira son billet au guichet automatique, le composita et remonta le quai en direction de la voiture onze.

Les voitures de seconde classe étaient bondées, celles de première offraient plus de tranquillité et de liberté. Plan Vigipirate oblige, elle casa son bagage dans la galerie au-dessus de sa place. Ecouteurs aux oreilles, Barbara regardait par la fenêtre, sans vraiment voir. Derrière une grille métallique un Eurostar, portes fermées, patientait avant de se lancer en direction de la Manche.

Après son départ, le chef de bord du Thalys prévint du départ imminent. L'interprétation néerlandaise de l'annonce provoqua une vague de sourires dans la voiture. Barbara, quant à elle, les yeux mis clos, se laissait envoûter par le son de Brad Mehldau.

Passé le gril de Paris Nord, le train prit de la vitesse, s'arrachant au brouhaha urbain pour la périphérie, la banlieue et les premiers champs ceinturant les pistes de l'aéroport de Roissy - Charles de Gaulle. Une voix, féminine cette fois, avertit les passagers de l'ouverture de la voiture bar. Se hâtant dans le calme, Barbara revint s'asseoir avec, dans une main, un petit café brûlant et, dans l'autre, une mignonnette de whisky, tous deux décidément trop chers.

La ligne à grande vitesse longeait maintenant une portion de l'autoroute du Nord. Plusieurs voyageurs somnolaient déjà. On percevait les froissements des pages d'un journal, la discussion étouffée de deux jeunes asiatiques toute pomponnées et parées des attributs du prêt-à-porter de luxe, ainsi que le timbre d'un clavier de portable.

Mon blog est une quête. La quête de moi-même mais aussi celle des autres. J'ai besoin de la vérité, j'y suis prête. Chaque jour, je vais vous parler de moi. De ce que je fais comme de mes pensées, de mes coups de cœur ou de gueule. De mes souvenirs, de mon enfance, de mes manques. De mes rencontres aussi, d'un dîner ou d'une nuit. Et peut-être, au milieu de tous ces posts, pourrais-je découvrir la force de me trouver. Ne m'en voulez pas d'avoir choisi le noir, on ne peut trouver plus sombre !

La rame, lancée à plus de deux cents cinquante kilomètres heures, laissa l'aéroport régional de Lille sur sa gauche. La frontière fut vite franchie. A nouveau, les voies longeaient une autoroute, cette fois celle qui relie Tournai à Bruxelles. D'une région francophone, on traverse une région néerlandophone pour atteindre en définitive une troisième région, bilingue. C'est aussi cela le surréalisme belge.

Sur la gauche un canal et sur la droite, un peu plus tard, le Palais de Justice. Vu du train, il semblait posé sur une butte. Tout comme le Sacré-Cœur à Paris, pensa Barbara. Les deux pouvoirs se faisaient face, telles les tours d'un jeu d'échec, de part et d'autre d'une frontière.

La frénésie qui régnait à la Gare du Midi la rassura. Au bas de l'escalier mécanique elle fut accueillie par un trio improbable composé d'un saxo, d'un violon et d'une contrebasse, surmonté d'un calicot au slogan sans équivoque : « Bravo & bienvenue à la maison, Béa l'Enarque ! » L'Europe des échanges était donc bien en marche.

Elle trouva sans mal un taxi qui la déposa en moins de dix minutes au pied de la marquise de son hôtel. Un portier en habit d'inspiration anglaise l'invita à se rendre dans le hall climatisé. Elle y retira sa clef magnétique et découvrit sa suite junior. C'était un espace, selon la formule consacrée, cosy. Tout y était fait pour rassurer le client : fauteuils moelleux, salle de bain démesurée, lit « king size », téléphone, fax et connexion internet sans oublier une kitchenette au frigo surabondant et un balcon avec vue sur l'archange Michel terrassant le dragon : la flèche de l'hôtel de ville.

Barbara enregistra sa première note et consulta ses messages : un spam, une publicité d'un groupe de vente par correspondance et un message signé *Le Précurseur*.

Bravo pour votre nouveau blog! Je suis impatient de vous lire. La blogosphère se languissait de vous retrouver. Quoique, pour ma part, je ne vous avais pas vraiment perdue de vue. Bruxelles est une ville accueillante, vous verrez.

Un chasseur se présenta à la porte de la suite ; un très jeune garçon polyglotte qui profitait des mois de vacances pour parfaire son stage hôtelier. Il remit à Barbara un paquet de la taille d'une boîte à chaussures et s'en retourna avec un coquet pourboire. L'emballage était très particulier, il s'agissait d'une page de l'édition du *Parisien*, datée du jour. Un entrefilet y faisait mention de la découverte, la veille, d'une tête

suspendue dans les escaliers de la Tour Eiffel. Une enveloppe blanche était glissée sous le nœud d'un ruban noir. Le mot avait été dactylographié sur une carte de vélin crème.

« Viviane Bompard », où avez-vous déniché un pseudo aussi ridicule ? Je suis déçu. Mais, néanmoins, très heureux de vous savoir tout près de moi. J'ai omis de vous restituer ceci au Quai. Mais où avais-je la tête ?

Sous le papier, la fraîcheur d'une boîte thermo en polystyrène ne surprit guère l'inspectrice. Sous plusieurs tranches de carboglace, elle trouva un sachet de plastique hermétique contenant le sexe de Jim Colbert.

Quand je te trouverai, je te ferai voir avec quelle dextérité je tranche la viande ! Barbara appela la réception et commanda un coursier pour une livraison à Paris, lundi matin. Elle glissa le colis dans le compartiment freezer du frigo et lança une recherche sur le net à propos du *Précurseur*.

Saint Jean-Baptiste, le précurseur du christianisme selon les Evangiles. Il mena une vie ascétique dans le désert, et baptisa Jésus dans l'eau du Jourdain. Arrêté sur l'ordre d'Hérode Antipas, il fut, à la demande de Salomé, décapité.

Laurent Flagnar était injoignable. Etonnamment elle laissa un message enjoignant à son inspecteur de la rappeler. Ensuite, elle nourrit son blog.

J'ai décidé de prendre quelques jours de repos. Ma nouvelle mission m'épuise. J'ai quitté l'hexagone. Je suis en Belgique. Les autoroutes sont éclairées la nuit. J'ai envie de crevettes grises et d'une bière mousseuse à souhait. Ici la chope remplace le demi, d'ailleurs pourquoi dit-on demi pour un verre de vingt-cinq centilitres ??? Si quelqu'un veut m'éclairer ! Dès que j'aurai posté cette note, je sortirai prendre mes premières photos. Il paraît que le tapis de fleur sur la Grand Place est magnifique cette année. Je vous montrerai. Si vous avez des tuyaux pour des bons plans, n'hésitez pas !!!

Le carillon voisin sonna sept heures. Il était temps de se rafraîchir et de penser à manger. Barbara choisit un bain plutôt qu'une douche. Elle adorait ces petites corbeilles de palaces où l'on trouvait savon, huiles, crèmes, shampoing, lime à ongle, peigne et parfois, c'était le cas, des échantillons de parfum.

Une heure plus tard, sur le balcon, elle sirotait un whisky, vêtue d'un jean noir et d'un dos nu assorti. Le centre-ville redoublait d'activité. La quiétude estivale emplissait les terrasses de bars et de restaurants. Sa note avait suscité un commentaire.

Demi : se dit d'un verre de bière qui contenait à l'origine un demi-litre, un quart aujourd'hui. Cette précision de vocabulaire faite, j'ai grande impatience de voir vos photos. J'espère des autoportraits. Quant aux tuyaux, après votre dîner, je vous suggère de sortir au Mirano Continental. Repos : moment de calme, de répit. Avant la tempête ? - le Précurseur -

Très vite la page d'accueil de la boîte de nuit apparut. Ancien cinéma dans les années cinquante, le lieu était devenu trente ans plus tard un des rendez-vous nocturnes les plus prisés de la capitale. Une clientèle, souvent aisée, s'y donne rendez-vous en fin de semaine au son de la techno ou de la house. Barbara s'apprêtait à sortir lorsque Fagnar se manifesta.

- Bonsoir chef, c'est Laurent, j'ai quelques infos pour vous. Tout d'abord Louis Marin. Il n'a pas réapparu à la rue de Chevreuil. Et à Trousseau, les infirmières que j'ai rencontrées m'ont confirmé que Blanchart ne recevait aucune visite. Marin nous a menti !
- Je m'en doutais. Et pour l'appartement de Blanchart ?
- Ca c'est assez drôle chef. J'ai rencontré le petit couple qui habite l'immeuble. Il se trouve qu'il croisait régulièrement en début de soirée une femme assez forte qui restait chez Blanchart une heure environ. Il s'agit d'Assomption Velasquez, on a une fiche à sur elle pour ...

- Je sais pour quoi Laurent !
- Ah bon ?? ... Pour la livraison de ce matin, je dois contacter le la société qui l'a effectuée lundi. Les services administratifs sont fermés aujourd'hui.
- A ce sujet, vous recevrez lundi un sixième colis. C'est moi qui vous l'envoie. Faites le suivre à l'Institut et contactez l'ambassade américaine, il va falloir organiser le rapatriement du corps de Jim dans l'Alabama.
- C'est noté chef ... c'est sympa dans le Nord ?
- Très ... très sympa ... ce soir je sors.

Barbara s'installa au bar de *l'Ecailler du Palais Royal*, un restaurant réputé pour ses poissons et crustacés, situé sur la Place du Sablon qui accueille, chaque dimanche matin, le marché des antiquaires. Cet été Bruxelles accueillait l'exposition *Art on Cows*. Un concept original d'exposition urbaine basée sur la décoration par des artistes de plusieurs centaines de vaches disséminées dans toute la ville.

A la carte, elle prit des huîtres de Colchester en Champagne et les fit suivre par un blanc de turbot clouté de truffes, accompagné de choux verts braisés au jus. Elle passa le repas à bavarder avec un couple de lyonnais de cuisine et de reptile. Tous deux travaillaient dans une société de *business angels*. Pour saluer leurs performances, ils s'étaient vus offrir un week-end de charme prolongé.

Après un café arrosé d'un Armagnac hors d'âge, la jeune inspectrice française reprit le chemin de son hôtel pour s'y changer. A son arrivée, le réceptionniste lui précisa que son colis n'avait pas été livré par un coursier mais déposé par un homme en début d'après-midi. Il ne pouvait en dire plus, n'étant pas de service à ce moment.

Nue devant la penderie de sa chambre, elle choisit pour sortir un ensemble noir, pantalon classique à pinces et blouse diaphane. Tout en rétablissant un savant désordre dans ses cheveux, elle consulta son blog. Plusieurs commentaires lui renseignaient des adresses de restaurant, de musées, de boutiques diverses, une jeune femme l'encourageait dans sa quête et rendez-vous lui était fixé.

Ne m'oubliez pas Barbara. Je serai au bar du milieu, à une heure. Là, commencera votre évangélisation.- Le Précurseur -

Un taxi l'amena de son hôtel au Club. Avant de partir elle avait passé une heure devant la télévision de sa chambre à zapper sur des chaînes européennes et internationales. Finalement elle s'était fixée sur un reportage de la BBC consacré aux nouveaux animaux de compagnie, les « nac », avant de regarder la rediffusion du journal du soir sur la télévision francophone publique. Le journal ouvrait sur un fait divers. La tête d'un homme d'une cinquantaine d'années venait d'être découverte dans une chambre de l'hôtel Métropole, un palace du siècle dernier. D'après une source proche de l'enquête le mot *atomium* aurait été tatoué sur le front de la victime en caractères de sang.

L'attente à l'entrée du club dura moins d'un quart d'heure. L'heure était à l'affluence et les physionomistes, deux cerbères inquiétants, ne chômaient pas. Passée ce contrôle et la caisse attenante, Barbara se faufila vers le premier bar. C'était une sorte de cube écarlate au milieu duquel s'agitait un jeune serveur tout de noir vêtu. Son bras gauche arborait un tatouage tribal à la signification incertaine. Très vite il remarqua sa nouvelle cliente et lui servit un mélange de whisky, de coca et de glaçons mastoc.

Deux écrans de télévision diffusaient des clips en sourdine. Un homme, la trentaine avachie, s'accouda au bar. Il voulu offrir un autre verre à Barbara. Il s'étonna de ne pas encore l'avoir vue, lui demanda si elle venait souvent, ce qu'elle faisait dans la vie, la complimenta sur sa blouse et se décida à l'inviter à danser. Le regard que sa voisine daigna finalement lui accorder le dissuada de poursuivre plus loin son monologue.

Une heure moins dix, elle se fraya à nouveau un passage pour atteindre cette fois le bar du milieu. Adossé à un mur, il devait être quatre à cinq fois plus grand que le cube. Derrière un zinc en arc de cercle, s'agitaient en tous sens plusieurs jeunes filles aux tenues suggestives. Barbara trouva une place à une de ses extrémités. De là, elle pouvait observer les clients du bar ainsi qu'une partie de la piste de danse.

Un frisson la parcourut. A l'autre extrémité du bar, se tenait, le sourire aux lèvres, Lohann Le Guennec.

SECONDE PARTIE

[19]

Une heure que je considérais mon ordinateur avec une véritable animosité. Une heure que je regrettais d'avoir ouvert ce blog et de m'être asservi à son alimentation quotidienne. Un détective besogneux ne peut prétendre à quelque compétence littéraire que ce soit ! Je le savais. Cette toquade me coûte ma clientèle ... mon unique client devrais-je dire. Et pourtant je persévère, je consomme mes journées à construire une intrigue de plus en plus boiteuse. Je dissémine dans Paris et Bruxelles des têtes reliées entre elles par d'improbables blogs. Je choisis pour héroïne une inspectrice de la crim qui cohabite avec un serpent corail et une tribu de poissons clowns. Bien sûr, Barbara, c'est son nom, est une adepte du blog, mais aussi une alcoolique futile aux moeurs relâchées. Elle est entourée d'une galerie de grotesques que j'ai construite par pur goût du cliché et de la moquerie. Elle échange des messages, tour à tour, avec un *serial blogueur*, un *atomium* et un *précurseur*, ... je nage en plein délire. C'est décidé, je ne reconduis pas mon abonnement à ce service et je regagne la confiance de mon client en lui consacrant tout mon temps ! Et le blog alors ? Il ne dort jamais lui. Il vit au rythme des posts, des consultations, des audiences, des sites référents, des commentaires, et parfois des messages. C'est important les commentaires et les messages, ça stimule, ça incite et ça finit toujours par une nouvelle note ...

Marc tenait sa permanence dans un studio meublé à Montmartre, devenu par la force du temps son bureau et son logement à la fois. Son téléphone portable et son micro devaient être ses seules richesses, sa connexion internet son seul luxe. Nourri très jeune des enquêtes du commissaire Maigret, il rêvait depuis d'intégrer la crim et de traquer dans Paris les pires criminels. La sécurité de ses semblables l'en dissuada. En effet Marc découvrit qu'il souffrait d'une curieuse affection. Il lui était impossible de tenir une arme sous peine de sentir son corps parcouru par d'irrépressibles tremblements. A défaut d'embrasser une carrière dans la police nationale, il devint l'assistant d'un vieux privé cacochyme, spécialisé dans les affaires d'adultères. A sa mort, l'affaire périclita et obligea le jeune enquêteur à rejoindre le rang des sans emplois et sans logis. Il doit son seul salut à son oncle et à sa phobie de la fauche. Baptiste, l'oncle en question, tenait un petit commerce de souvenirs pieux à deux pas du Sacré-Cœur. Il était convaincu qu'une bande organisée venue des pays baltes lui dérobait chaque jour, tantôt une vierge à l'enfant, tantôt un rosaire à gros grains. Marc avait donc été engagé pour surveiller chaque client, noter son signalement, voire le filer jusqu'à son domicile.

Ce blog c'est pire que la légion, ici il faut payer pour en baver. Se froter à la page blanche, se rouler dans la grammaire et ses exceptions, se battre avec les participes passés, pourchasser le complément d'objet et apprivoiser le passé simple. Tu parles d'une partie de plaisir ! J'ai lu une note un jour, elle disait ceci "bloguez comme vous parlez". J'aurais voulu lui répondre au type "je parle mal, alors j'essaie de bloguer en soignant ma prose". Somme toute, à me relire, je me dis qu'il ne devait pas avoir tout à fait tort, le type. Il est vrai que j'aurais pu créer un blog intime, relater mes faits et gestes, mes amours, mes frustrations, mes pensées politiques

ou créatives, ajouter une photo ici ou là. Encore fallut-il que ma vie soit trépidante, que mon moi s'affole en tous sens, que les conceptions de la gauche ou de la droite m'obsèdent, et que je puisse m'acheter un appareil photo numérique. Ma vie est plate, flat, obstinément. L'heure passe et je n'ai rien écrit. Baptiste m'a déjà laissé trois messages. Le premier était cordial, le second vindicatif ... je n'ai pas écouté le troisième. Je lui dirai que je suis malade, victime, une de plus, de la grippe intestinale. C'est parfait comme alibi, il marche à tous les coups et me laisse quatre bonnes journées d'écriture, au blog. Pour fêter ce congé volontaire, cette réduction capricieuse de mon temps de travail, je sors ce soir. Avec qui ? Où ? J'aurais du garder les coordonnées de cette blogueuse, Lucie, lectrice de la première heure. A force de remplir méthodiquement des carnets à spirales de dates, d'heures, de portraits et d'adresses on devient un rien maniaque, au point de nettoyer sa liste de messages et d'expulser des amies possibles.

Pas grave, j'y retourne. Il va bien falloir que Barbara boucle son enquête et que justice soit faite. Je l'avais donc laissée au bar d'une boîte de nuit bruxelloise en tête-à-tête, si j'ose dire, avec un entrepreneur du blog, un dénommé Lohann Le Guennec. Au début, j'ai pensé en faire l'assassin. J'hésite là. L'idée m'est venue de lui adjoindre un complice, ou un maître. Ce pourrait être une femme, une maîtresse de ce fait. Reste à définir le mobile, faire tomber encore quelques têtes, promener mon inspectrice à travers toute l'Europe, échafauder la confrontation finale, le tout en trois cents cinquante pages. J'aimerais que Barbara passe quelques jours à Séville, la ville des débuts de Don Juan où Carmen fut confrontée au choix entre José l'officier et Escamillo le toréador. J'ai lu que les espagnols bloguaient pas mal, je devrais peut-être ajouter à ma galerie un moine sévillan défroqué, Pedro Ibanez, collectionneur à ses heures de timbres mystiques, et blogueur. Je pourrais ainsi le relier à Blanchart et Marin ... Reste à expliquer les raisons du calvaire de Jim. C'est encore un peu flou, mais au bout de quatre-vingt-seize heures de réflexion, je devrais pouvoir produire une explication, sinon plausible, en tous les cas acceptable.

Souvent Marc écoutait la radio sur le web, pour la musique bien sûr mais aussi pour les infos en direct. Il pensait ainsi demeurer au plus près du monde et de son bourdonnement incessant. Il pouvait passer des heures entières à se gaver d'informations aussi diverses qu'inutiles. Marc affectionnait tout particulièrement les bulletins météo et les infos trafics. Pour les bouleversements certainement. Ce mardi soir une faible bruine freinait la circulation, rien de bien méchant, pas d'accrochages majeurs à signaler sur le périph. Sa recherche à propos du Guadalquivir et de la cité andalouse située sur sa rive gauche fut interrompue par le flash de dix-neuf heures trente ... *Dernière minute - Fait divers à Paris - Un homme vient d'être découvert décapité dans sa boutique de souvenirs au pied du Sacré-Cœur - Baptiste Pré, c'est son nom, âgé de soixante-sept ans, était connu comme un commerçant sans histoire, apprécié de ses voisins - D'après les premiers éléments de l'enquête, M. Pré aurait été agressé par un inconnu de type européen qui aurait pris la fuite à l'arrivée d'un couple de touristes irlandais - Son signalement a été diffusé et la police le recherche activement.*

Je suis resté immobile dix bonnes minutes, le regard éteint. Quand j'ai pu à nouveau distinguer mon écran, j'ai consulté le fil info de l'AFP. La dernière dépêche confirmait par le détail ce que j'avais entendu. Mon oncle avait été sauvagement agressé et décapité. La fin de mon chapitre XVII me revint subitement en mémoire, précisément lorsque Barbara recherche la signification du mot *précurseur* : "*Saint Jean-Baptiste, le précurseur du christianisme (...) il fut, à la demande de Salomé, décapité*". Tout cela n'a aucun sens, sûrement. Mais tout de même, le rapprochement entre la fiction et la réalité à de quoi inquiéter. Pourquoi s'en être pris à lui, un homme si bon, si attentionné ? Je ne lui connaissais que de amis. Depuis que je surveille sa boutique, je n'ai jamais vu le moindre suspect ni constaté le moindre vol. Quand bien même on aurait voulu lui dérober quelque chose, un escamoteur de statuette votive ne décapite pas sa victime ! Et moi, si j'avais été à mon poste, jamais Baptiste ne serait mort. J'aurais vu son agresseur et l'aurait mis en fuite, je ne sais pas comment mai je l'aurais fait. Mon oncle est mort par ma faute ... J'ai déserté, je suis resté devant mon blog. Je n'ai pas répondu à ses appels non plus. Je suis pitoyable.

Marc demeura prostré, submergé par un flot de pensées nauséabondes. Culpabilité, honte, remord et dégoût se mêlaient en un monstrueux haut le coeur suicidaire. Au milieu de la nuit, la fatigue et le stress du trauma l'emportèrent. Le soleil n'était pas encore levé quand il s'éveilla, en sueur, le corps parcouru par d'angoissants tremblotements. Marc pensait avoir fait un mauvais rêve. Pour s'en convaincre, il se connecta à sa radio sur le net, le flash de sept heures approchait. Il enfila un gros pull marin de laine lie de vin et fit chauffer une bouilloire cabossée sur son réchaud. Dans un mug frappé des clés papales, cadeau de Noël de son oncle, il déversa café soluble et sucre fin. Au menu des informations en Ile de France le meurtre sauvage de Baptiste, le boutiquier de Montmartre, était déjà précédé par une affaire de viols en réunion dans la cave d'un immeuble de Belleville. Le sujet était identique à la veille, pas de nouvelle du criminel. Il n'avait pas rêvé, son oncle était mort, assassiné comme le sont les infidèles. La tête dans les mains il ne réagit pas au sifflement de l'eau bouillante. Il s'apprêtait à sombrer dans une nouvelle prostration lorsqu'il vit, posé sur la table, son portable. Il n'avait pas écouté le dernier message. Par un simple raccourci il accéda à sa messagerie et retint sa respiration : "*Marc, c'est Baptiste. Malade ou pas, il faut que tu viennes !! Depuis une heure un type scrute ma vitrine depuis le café d'en face. Je l'ai déjà vu dans le quartier et devant chez moi. Je suis sûr qu'un mauvais coup se prépare ... Viens VITE !!!*"

De l'air, il lui fallait de l'air. Marc abandonna son studio et courut vers le *Rosaire de Montmartre*, la boutique de son oncle. Le rideau de fer était baissé, un cordon de plastic imprimé tout du long du mot *police* en interdisait l'accès. Des scellés avaient été posés au pied du rideau, condamnant son mécanisme d'ouverture. Marc ignore les premiers badauds et pris sa place à *La Môme Joyeuse*, un petit bistrot depuis lequel, chaque jour, il notait les allées et venues des clients de Baptiste. Le patron, Karl, un colosse de deux mètres environ, qui avait du être légionnaire dans une vie antérieure, lui servit son habituel petit crème. Mais cette fois, il tira une chaise et s'assit face à lui. Commença alors un long monologue. Il n'avait rien vu, seul à servir, il devait faire fasse au débarquement d'un groupe de retraités du Nord. Ce sont les hurlements de la touriste

irlandaise qui lui firent comprendre qu'un drame avait eu lieu chez Baptiste. Il devait être un des premiers à ses côtés. Le corps sans tête gisait au centre de la pièce principale. Une mare de sang tranchait sur le vert perroquet de la moquette. La tête de Baptiste avait été posée sur un comptoir vitrine renfermant une gamme inouïe de chapelets. Très vite le périmètre fut bouclé, la police avait investi les lieux et recueillait les premiers témoignages. Tandis qu'il tentait de calmer sa femme, le touriste irlandais donnait dans un français imprécis le signalement d'un homme qui les avait bousculés à leur entrée. Pendant tout le temps de ce compte-rendu, Marc fixait à travers la vitre du troquet le rideau descendu qui lui faisait face. C'est à la dernière phrase prononcée par Karl qu'il pivota enfin la tête, pour plonger ses yeux dans celui du géant. *Il y a une chose que j'ai cachée aux flics Marc, c'est le message posé à côté de la tête de ton oncle. Un message pour toi.*

Karl avait extrait de la poche de son pantalon sa liasse d'euros prise dans une curieuse pince à billets dorée. Au fond du pli, entre deux coupures de cent, un petit bristol apparut. Karl le tendit à Marc, se leva et s'en retourna derrière son zinc tout en saluant les premiers habitués du matin. Marc hésita longuement et finit par retourner le rectangle de papier pour y lire le message qui lui était destiné : *Pourquoi oncle Baptiste ? Parce qu'il était ta seule raison de vivre, ton seul parent, ton seul ami, ton unique client. Tu as préféré un polar minable sur ton blog à sa sécurité. Comment vas-tu faire pour vivre maintenant, sans lui et avec moi ?* Marc lâcha le carton dans le cendrier et le laissa se consumer au contact de la flamme de son briquet. Vingt-cinq novembre, cinq degrés annoncés à Paris, Noël serait-il blanc ? Marc s'en moquait, comme de Thanksgiving !

J'ai du errer toute la matinée dans Montmartre avant de regagner mon studio. La fin du monde pouvait-elle être pire ? Je me retrouvais sans famille, sans emploi, dans un studio miteux, face à un ennemi que j ne connais pas mais qui lui ne doit rien ignorer de ma vie ... Et puis il y a ce blog, j'ai envie de tout arrêter, d'effacer mes notes, de virer tous les fichiers, rideau ... fin du *blog noir* ! Je me souviens ces paroles de Nougaro : *il faut tourner la page ... changer de paysage ...* Voilà une épitaphe de circonstance. Allez, je la poste ... Et puis je pense à Baptiste, à l'horreur de la scène. Comment un homme peut-il en arriver à un tel niveau de barbarie ? Finalement, la nature humaine reste ce qu'elle est, l'histoire ne nous a rien enseigné. Les années passent et les monstres se déplacent. Je devrais me signaler auprès de la police, il faudra organiser ses obsèques, je demanderai un coup de main à Karl. Avec les habitués du quartier on devraient pouvoir faire quelque chose de bien.

Marc demeura cloîtré toute l'après-midi. Après avoir pris une douche bouillante et vider sa boîte de café soluble il s'était installé à son bureau. Il avait surfé un peu, consulté d'autres blogs sans idée précise de ce qu'il y cherchait ou allait pouvoir y trouver. Sur les sites d'information, on évoquait encore le meurtre de Baptiste Pré, mais sans plus. Il considéra les carnets à spirale négligemment empilés. L'assassin de son oncle y était peut-être. Il les reprit un à un, et à l'aide d'un feutre souligna les signalements à exclure : les femmes, les vieillards, les touristes et les bonnes sœurs. Il ouvrit un programme de gestion de fichiers et encoda les hommes seuls, les couples et même les curés. Pour commencer, il enregistra ses carnets les plus récents qui coïncidaient avec la création de son blog. Sur le mois écoulé, cela représentait déjà plus de cent quidams, dont en définitive il ne savait quasiment rien. Il n'avait filé personne ces dernières semaines et se contentait le plus souvent de descriptions sommaires, de plus en plus convaincu de l'inutilité de son travail. Il allait s'attaquer au carnet du mois de septembre lorsque son portable vibra. Le numéro qui apparaissait était absent de son répertoire, et ne lui disait rien. Il ne prit pas l'appel et attendit le signal du message pour le consulter. C'était la voix d'une femme, assez jeune encore. *M. Pré, ici l'inspecteur Martin de la Police Judiciaire. J'enquête sur le crime du Rosaire de Montmartre. Nous avons trouvé vos coordonnées dans les dossiers de votre oncle, Baptiste Pré ... Mes sincères condoléances ... J'aimerais pouvoir vous posez quelques questions, simple routine. Pouvez-vous me rappelez aujourd'hui encore ? Merci M. Pré.*

Marc fut emporté par une nouvelle bouffée d'angoisse. Il savait que la police le trouverait et l'interrogerait. Il devrait expliquer pourquoi son oncle le payait pour consigner chaque allée et venue dans sa boutique, expliquer pourquoi il avait déserté son poste hier, expliquer ce qu'était ce blog et ces histoires de décapités. Malgré le froid de la fin novembre qui s'insinuait dans son studio, Marc transpirait abondamment. Le stress sans doute, l'angoisse aussi, mais certainement la peur. Il quitta tous ses vêtements et prit une nouvelle douche, écourtée par la défaillance chronique de son cumulus d'eau chaude. Finalement apaisé, il reprit son ouvrage d'inventaire des suspects, sans plus se soucier du message de l'inspecteur Martin. Au fur et à mesure qu'il passait en revue ses carnets, la liste s'allongeait et son inquiétude resurgissait. Il était temps de croiser ces entrées. Mais selon quel critère ? Si Baptiste avait pris peur, cela ne pouvait être un habitué. C'était un homme, et non un couple. S'il

portait l'habit d'un religieux, son oncle le lui aurait dit. Restait donc à sélectionner les hommes de passage âgés de vingt-cinq à cinquante ans ... pour commencer. Le résultat du tri s'afficha lorsque l'on frappa à sa porte.

Statufié, Marc ne vit pas à l'écran le chiffre vingt-sept. Les prémices des premiers tremblotements se firent sentir. Il ne recevait jamais. La PJ aurait-elle pu ne pas attendre sa réponse ... et venir le chercher chez lui ? Impensable. Il décida de ne pas bouger, d'ailleurs il n'aurait pu. Aucun bruit nouveau. L'horloge de l'ordinateur égrainait les minutes dans un silence quasi monacal. Le crissement de la chaise sur le plancher de bois fut le premier son à venir troubler cette inquiétante tranquillité. Il fallait y aller, en avoir le coeur net, ouvrir la porte et se rassurer. Marc extirpa du dessous d'une pile de pulls un *Glock* neuf millimètres Parabellum, celui-là même qu'il avait confié à son héroïne de blog, Barbara. Cette arme était le seul héritage du privé au service duquel il avait débuté. Du reste, il s'était toujours demandé à quoi pouvait bien servir ce genre d'artillerie dans des affaires d'adultères ... Le cran de sûreté dégagé, il s'approcha de la porte, arme au poing. Avec une rapidité qui le surprit, il tourna la clé, bascula la poignée, écarta la porte d'un coup sec, actionna l'interrupteur et inonda le couloir d'une lumière fade. Le visiteur avait disparu. Mais il avait laissé sur le paillason une enveloppe de papier kraft. Marc ne failli pas la voir. Il s'enferma à nouveau et la décacheta. Elle contenait un imprimé, une reproduction d'un tableau du XVIème siècle, La décollation de Saint Jean-Baptiste. Il était accompagné d'un bristol, identique à celui que Karl avait dérobé dans la boutique de son oncle. *Alors Marc, toujours occupé à scribouiller ? Selon toi, à qui le tour ? La réponse est peut-être dans ton blog ...*

Toute la journée suivante, Marc erra dans Paris. Se moquant des averses de pluie, il marcha le long des quais, sans but, sans projet, l'esprit saturé de pensées morbides. La mort de Baptiste le hantait, inévitablement, la sienne aussi. Serait-il sauvagement assassiné ou allait-il se jeter sous un RER à la station des Halles ? Peu lui importait. Qu'il ne réchappe pas à cette histoire, c'était une évidence. Volontairement, il n'avait pas emporté son portable. Il s'avait que Martin le rappellerait, que peut-être un agent se présenterait à sa porte, ou, mieux encore, que l'on procède à la fouille de son studio. Il avait néanmoins pris soin de confier son ordinateur, son portable, son revolver et ses deux boîtes de cartouches à Karl. Sans poser une seule question, le bistrotier avait glissé le sac de sport sous son comptoir. Il étouffa un rire nerveux devant un vigile. Il passait devant le trente-six du Quai des Orfèvres. Il s'imaginait que l'on s'agitait dans les bureaux des derniers étages, des policiers le recherchaient, lui laissaient des messages, s'interrogeaient sur sa possible culpabilité, qui sait ... c'était une affaire rentable le *Rosaire de Montmartre*. Et lui marchait tranquillement sous leurs fenêtres, étranger volontaire à toute cette agitation.

Peu avant la fermeture de *La Môme Joyeuse*, j'ai récupéré mes seuls biens. Karl m'offrit un nouveau café et me signala le passage de l'inspecteur Martin. Elle semblait me chercher. Elle lui a posé beaucoup de questions à mon sujet. Parfois indiscretes. Karl lui a répondu qu'il était bien trop occupé à servir ses clients que pour s'intéresser à moi. Elle ne l'a pas cru mais Karl s'en moque. Il a appris à se taire, il ne dira rien, quoi qu'il arrive. Une chose est sûre, la PJ s'intéresse à moi, de près. L'enquête de voisinage ne fait que commencer et je ne suis pas sûr que cela me soit profitable. Après mon second café, je pris mon sac à l'épaule pour regagner mon studio. La main de Karl me retint un instant. Le géant posa un regard prévenant sur moi, tout à fait inhabituel. Je remontai la rue avec sa phrase en tête : *si tu cherches un toit ce soir, vient frapper à ma porte*. Pourquoi devrais-je chercher un endroit pour dormir alors que j'ai mon studio ? Même s'il a été visité, les flics ne peuvent avoir emporté mon lit, mon réchaud et la douche. Il est vraiment bizarre ce Karl, ces années de légion dans la jungle guyanaise doivent avoir laissés des traces ... c'est sûr. J'arrivais au coin de ma rue lorsque je fus happé par une odeur tenace de cendres chaudes, de bois brûlé, et de débris visqueux indéfinis. Des îlotiers bloquaient l'accès, deux véhicules d'intervention des sapeurs pompiers stationnaient encore, gyrophares allumés. Des inspecteurs à brassards orange s'agitaient et téléphonaient pendant que des hommes et des femmes en combinaison blanche réunissaient des cartons et des sacs étiquetés. *Si tu cherches un toit ce soir, vient frapper à ma porte*.

Pour la première fois de son existence, Marc ne connut aucun trouble, aucune affliction. En deux jours seulement, il avait perdu sa famille, son emploi et son logement. Que pouvait-il lui arriver de pire, sinon de perdre sa vie, ce à quoi il s'était préparé toute la journée. Serein, il avisa une brasserie. Attablé tel un prince, le sourire aux lèvres et le verbe joyeux, il commanda une choucroute largement arrosée de vin d'Alsace et précédée d'un apéritif, un rien poisseux mais alcoolisé à souhait. Le service touchait à sa fin. Deux couples terminaient bruyamment un marc de Gewürztraminer lorsqu'il prit son portable et appela l'inspecteur Martin. Il devait s'agir d'un numéro à strict usage professionnel, le répondeur fut sa seule réponse. Il laissa ce message

sibyllin : *Inspecteur Martin bonsoir. Marc Pré à l'appareil. Je réponds à votre message d'hier. Très affecté par le décès de mon oncle Baptiste j'ai décidé de passer quelques jours chez des amis en Normandie. Je demeure joignable sur mon portable. Bonne Soirée. Marc Pré.* Il s'offrit une dame blanche avec chocolat chaud et deux verres d'un kirsch glacé. L'addition réglée, il retourna à la butte, Karl lui devait quelques explications.

Marc ne trouva pas le patron de *La Môme Joyeuse*. Et pour cause, le légionnaire reconverti dans le petit noir et l'anisette possédait un appartement, ailleurs, inconnu du jeune privé. Il trouva tout de même un mot punaisé à la porte de service : *J'ai glissé une clef dans la pochette intérieure de ton sac, elle ouvre la porte qui te fait face. Il y a une chambre en haut de l'escalier. Bonne nuit.* Ce Karl était décidément un personnage, il avait tout prévu. Dans la chambre, Marc trouva un lit recouvert d'une couette épaisse comme on en trouve dans certains hôtels de luxe, mais aussi, réunis sur un guéridon, du linge de toilette, un nécessaire complet de rasage encore emballé, et dans un petit panier d'osier, une brosse à dent neuve, des petits savons colorés, de l'eau de toilette et un peigne. Une petite douche escamotable occupait le coin opposé au lit. Marc posa son sac sur une table en bois de pin, à côté d'un bloc de papier à lettres et d'un bol empli de crayons et de stylos bille. Assis sur le lit, Marc fit du regard le tour de sa nouvelle demeure, pour une nuit tout du moins. Il se leva brusquement et s'agenouilla. Sous la table, à côté d'une petite poubelle métallique, scintillait les diodes d'un modem adsl.